



De Larochellière, équilibrer le «PH de l'humanité»
Page E 3



Crime et châtiement(s), l'intimidation au cinéma
Page E 12

CULTURE

CAHIER E • LE DEVOIR, LES SAMEDI 8 ET DIMANCHE 9 OCTOBRE 2016



IRIS JANKKE

Dans *Hunter*, la chorégraphe Meg Stuart explore la question du corps dans l'exercice du temps.

Meg Stuart, la mémoire dans la peau

Mêlant souvenirs, archives et fiction, *Hunter* trace l'archéologie d'une vie de danse

MÉLANIE CARPENTIER

« **T**ant d'histoires sont inscrites dans mon corps », remarque Meg Stuart qui, à 51 ans, renoue avec la forme du solo après plus de vingt ans. Lauréate en 2014 des Prix de la Danse de Montréal, elle amorce un retour fort attendu sur la scène de l'Usine C. Depuis le début des années 1990, la chorégraphe, avec sa compagnie Damaged Goods, se démarque par son travail innovateur et ses scénographies entremêlant les disciplines artistiques. Dans *Hunter* (2014), la danseuse continue d'instiller dans le cœur de son travail une subtile théâtralité.

En vidéoconférence depuis le Japon, la sérénité de l'artiste chevronnée perce l'écran. Alors qu'elle détaille sa manière d'aborder le thème de la mémoire sur scène, elle interrompt le fil de sa réflexion pour mieux évoquer le souvenir d'un solo de Robert Lepage l'ayant marquée plus jeune. Impressionnée par le réalisateur et metteur en scène incarnant les multiples facettes de son identité personnelle et artistique sur scène,

elle s'est alors posée un défi : « *Je l'ai trouvé brillant ! Je me suis dit que s'il pouvait porter et transposer ainsi l'ensemble de son travail dans son corps, alors moi aussi, je devrais essayer ça.* »

Prenant part dans les années 1980 à l'effervescente scène new-yorkaise, berceau des méthodes modernes et contemporaines de la danse, la richesse du bagage de l'Américaine, aujourd'hui expatriée en Belgique, est incontestable. Dans *Hunter*, cette histoire d'une vie consacrée à la danse se fonde avec son histoire familiale et ses fantômes du passé. Le tout s'agrémentant d'une part de fiction. Une œuvre où la question du corps dans l'exercice du temps est sous-jacente.

« *J'ai ressenti une urgence d'effectuer ce travail, affirme-t-elle. Je n'ai jamais arrêté de danser. Cette constante recherche du mouvement prend une place centrale dans ma vie. Aujourd'hui, mon ego s'inscrit plus subtilement dans une approche devenue très intime. Avec le temps, en représentation, je deviens de plus en plus la Meg que je suis hors scène. J'aborde la manière*

dont ce travail physique influence mon développement, ma façon de voir le monde et de me mouvoir à travers celui-ci. »

Mémoire, songe et mensonge

Choissant d'intervertir sensations physiques et émotives, l'artiste a recours à de multiples outils pour illustrer les mécanismes de la mémoire. « *Quand on plonge dans les souvenirs, on ne peut jamais obtenir une image complète, explique l'artiste. On expérimente des flashes d'images, des sensations physiques, on se souvient de certains discours, c'est en fait une pluralité de choses qui nous arrivent simultanément. C'est pourquoi il était très important pour cette pièce de travailler avec la vidéo, l'art visuel, la sculpture sonore. Les sons amènent une profondeur, parfois circulent autour de moi, on joue sur leurs fréquences et leurs effets.* »

Meg Stuart aime imaginer son corps comme un récepteur radio, un instrument de mesure où résonnent des voix et des sons, dont celles d'hé-

roïnes telles que Louise Bourgeois, Laurie Anderson ou Patti Smith, qui continuent de l'influencer. Sur scène, elle se plaît à flouter la réalité en juxtaposant des films super 8 de sa famille et des saynètes tournées avec ses danseurs, entre-tenant des expériences passées réelles et fictives.

Ne racontant pas une unique histoire, l'atypique autobiographie se compose de multiples couches qui, progressivement, se défont et illustrent le flot de la conscience, cette mémoire qui glisse constamment, ne cessant d'échapper à notre prise, instable et en perpétuelle transformation.

Porter le poids des ancêtres

« *J'ai souvent la sensation de danser des souvenirs de personnes que je ne connais pas,* » affirme l'artiste. A travers sa démarche, elle avoue avoir cherché à mesurer à quel point les expériences des générations passées ont pu l'affecter. Pour elle, il s'agit de fouiller et d'extraire des questions à même le corps pour tenter de reconnecter avec son histoire ancestrale, persuadée que chaque partie du corps comporte

VOIR PAGE E 6 : MÉMOIRE

« J'ai souvent la sensation de danser des souvenirs de personnes que je ne connais pas »



L'artiste Yan Giguère, croqué cette semaine dans ses quartiers montréalais, où il a son propre laboratoire photo.

Yan Giguère, capteur d'images

Marqués au sceau du temps, ses albums entrent enfin au musée

JÉRÔME DELGADO

Lundi, le musée est fermé, mais Yan Giguère ne chôme pas. Depuis onze jours, il travaille sans relâche, dimanche compris. Il ne se plaint pas : dans moins d'une semaine, sa toute première exposition dans un musée en plus de vingt ans de pratique photographique sera inaugurée. Le montage avance bien et c'est avec calme que le Montréalais, né à Disraeli, accepte de s'interrompre une petite heure.

« *C'est long, 650 images, qu'il faut accrocher une à la fois,* dit-il en s'asseyant, outils et photos tout autour. Six cent cinquante images : vous avez bien lu. L'exposition *Croisements,*

qui prend place au Musée d'art de Joliette (MAJ), célèbre sans retenue l'art de Yan Giguère.

Engagée sur la voie de l'abondance, sa photographie s'expose depuis 2007 sous d'étonnants assemblages d'images de toute nature. Étonnants, parce que ces apparents chaos ne sont dénués ni de cohérence ni de splendeur. La vie amoureuse, l'individu, la collectivité... A chacun sa thématique.

Six centaines d'images donc composent l'expo, sa plus grande à ce jour. Il ne s'agit pourtant que de cinq œuvres, cinq corpus. Aux trois qui ont assis sa signature éclatée — *Choisir* (2003-2007), *Attractions* (2007-2009) et *Visites libres* (2009-2013) —, s'ajoutent

deux inédits réalisés depuis 2015, *La forêt du chevreuil à lunettes* et *Les herbes*.

Conçue avec la complicité de Marie-Claude Landry, conservatrice au MAJ, l'exposition offre une sorte de point final. « *Pour mes prochaines œuvres, j'expérimenterai quelque chose de différent,* » dit Yan Giguère.

Les deux projets récents, déjà plus condensés, sont axés sur le présent et le « temps court ». L'appel à des images de différentes époques, si révélateur dans *Choisir* et *Attractions*, a fait place à plus d'homogénéité. « *Dans Les herbes, la prise de vue dure peut-être une minute, une journée,* » confie-t-il.

Ce qui ne change pas chez lui, c'est le plaisir d'explorer

les techniques, dès la capture d'images. Celui qui possède une centaine d'appareils photo, tous fonctionnels, a toujours manipulé l'outil à sa guise, quitte à corrompre les modes d'instruction. Son Lomokino, caméscope du XXI^e siècle, il ne s'en est pas servi pour faire du cinéma, comme dicté, mais pour tirer les images fixes. Le mouvement, suggéré, n'a pas pour autant été évacué.

Du bois et du papier

L'ébéniste en chef du centre d'artistes Clark n'est pas né photographe. Mais c'est tout comme, lui qui, ado, a appris à développer des bobines chez

VOIR PAGE E 10 : IMAGES

CULTURE

Semer les sculptures sous le ciel beauceron



LYNDA MORIN
Karim Alaoui, *Pyramide des athlètes-acrobates*. L'artiste marocain était de l'édition 2015 de l'International de la sculpture de Saint-Georges.

ODILE
TREMBLAY

On est tellement crispés entre les murailles de nos villes, sans bien connaître ce qui se passe en région. À tort, trop souvent...

Déambulant en fin de semaine du côté de la Beauce, à Saint-Séverin, à l'invitation de son festival de films, j'ai bifurqué ailleurs à un moment donné. Entre jeudi et dimanche, la couleur des érables changeait, passant du vert tacheté de rouge à l'arc-en-ciel d'automne, et la route serpentait entre vallées et montagnes de mon petit village préservé du temps jusqu'aux villes beauceronnes.

La conseillère culturelle municipale de Saint-Georges, Solange Thibodeau m'avait suggéré: «*Vous devriez venir voir notre jardin de sculptures!*»

Or voilà que, le lendemain, Luc Thibodeau, un financier amoureux des arts et ami des artistes, m'entraîna visiter les lieux dare-dare. Il siège au CA du groupe Beauce Art, qui supervise le symposium des sculptures en question.

À ses côtés, au cœur urbain, dans l'île Pozer et ses environs, le long de la Chaudière, je suis tombée sur le dos devant l'ampleur d'une initiative qui m'était jusqu'à ce jour inconnue. Trente-deux grandes sculptures d'ici et d'ailleurs dominaient des sentiers ombragés, parmi les lilas plantés: 200 cultivars, bientôt 800, de cinq couleurs différentes, embaumant au printemps.

L'île Pozer était un méchant îlot rabougri et désert avant que des gens d'affaires n'aient entrepris, Marcel Dutil, p.-d.g. de Canam Manac en grand argentier principal, de l'aménager pour le bien commun. Ils ont fait construire des passerelles entre l'île et les rives,

dont une sur coussin gonflable pour contrôler les crues de la rivière.

Puis, depuis 2014, lors du symposium estival de sculptures, dix artistes de la francophonie viennent créer durant trois semaines devant public une œuvre. Le projet roule sur dix ans et se clôturera en 2024 avec cent sculptures. Si la ville est propriétaire des lieux depuis 2012, une armée de bénévoles s'occupe d'horticulture, des plans d'eau et d'entretien des sentiers. On parle d'initiative citoyenne avant tout.

Oasis

Partout dans le monde, les jardins de sculptures sont des oasis qui attirent les visiteurs comme des mouches. Les gens, nez au vent entre bancs et aménagements floraux, s'y montrent moins intimidés par l'art qu'entre les murs des musées. Au Québec, on peut arpenter celui du Domaine Forget à Saint-Irénée, ceux de Lachine et de Bécancour. Les ruelles autour du Musée des beaux-arts de Montréal en offrent une version macadam. Je conserve un souvenir impérissable de celui de La Nouvelle-Orléans, offert à la ville par un couple de mécènes collectionneurs. Au bord du bayou St. John, les œuvres des plus grands maîtres, Rodin, Botero, Louise Bourgeois, etc., s'y présentaient au milieu des magnolias et des canards.

En ce bel après-midi d'automne, circulant entre celles de Saint-Georges, j'avais conscience de parcourir un jardin de sculptures modèle au Québec. Et attendez huit ans, qu'il ait atteint sa pleine ampleur...

Les sculptures sont nées de divers matériaux: pierre, aluminium, alliages, bronze, etc., et représentent tout ce qu'on voudra: des chevaux, des dieux, des hommes, l'onde et même une chaudière qui déverse son eau métallique près de la rivière du même nom. Celle du Québécois Yann Normand, aux deux grandes



CLAUDE GAGNÉ

2014. Installation de *Persistance intemporelle* de Yann Normand.

plumes élégantes, semble au bord de l'envol. Il a soudé une à une les barbes de ses plumes au tuyau central.

«*Ça lui a pris tellement de temps!*» évoquait Luc Thibodeau, qui revoyait l'ampleur du travail derrière l'œuvre dont j'admirais la grâce. Venu du Burkina Faso, Siriki Ky a créé une sorte de totem métallique. Chaque année, le symposium a son thème propre et son site. Tout s'embellit là-bas et reverdit sous corvée collective.

Pourquoi pas chez nous?

L'architecte Paul Baillargeon est l'initiateur du projet. Et de m'évoquer qu'à l'étranger il voyait des gens à bicyclette sur les bords d'une rivière, se demandant: «*Pourquoi pas chez nous?*» Les abords de la Chaudière n'attiraient guère la flânerie là-bas. Rien pour encourager les jeunes familles à demeurer sur place.

Claude Lemieux, l'ancien maire de Lac-Poulin, demeurait à Saint-Georges et voulut créer un comité pour faire bouger les choses. De fil en aiguille, d'appuis privés en appuis privés, île, sentiers et

passerelles ont surgi en 2002, 2003. Le projet, évalué à 3 millions, en aura coûté 12,5. «*On a fait un plan d'eau de deux kilomètres le long du centre-ville*», évoque Paul Baillargeon avec une légitime fierté.

En 2010, surplombant le panorama devant l'équipe, il avait lancé: «*Tout ce qui manque, ce sont des sculptures!*» Après grondements initiaux de Marcel Dutil, qui devait remettre plus tard la main au gousset, c'était reparti!

Chaque année, une onzième sculpture est acquise par des entrepreneurs du coin, comme une de Michel Goulet, le fameux créateur des chaises-poèmes, puis redonnée à la ville.

Jean-Louis Roy, l'ancien directeur du *Devoir* qui fut secrétaire général de l'Agence intergouvernementale de la francophonie, familier de Saint-Georges, est intervenu pour impliquer la francophonie dans le projet.

«*Des œuvres comme ça coûtent trop cher à la pièce*», explique Paul Baillargeon. Restait à créer un symposium. Beauce Art fit le reste. Les artistes reçoivent un cachet. Ils sont logés, dorlotés, véhiculés, sur matériaux offerts, sculptant puis laissant ensuite l'œuvre dans leur sillage! D'autres terrains riverains seront mis à contribution pour les symposiums futurs. Le chantier paraît sans fin.

Moi, je me grattais la tête: la Beauce serait-elle une vraie société distincte? Accotée au nord du Maine, elle doit avoir hérité des Américains cette mentalité de grande débrouillardise sans aide d'État. Tout ça pour préciser que, si la ville donne un coup de main financier (après hésitations préalables) à Beauce Art, ni le provincial, ni le fédéral n'injectent un sou dans cette extraordinaire revitalisation d'un centre-ville, qui éblouit nos yeux. Cherchez l'erreur!

otremblay@ledevoir.com

À HURLER DE PLAISIR!

Vif, drôle, pertinent, du bonheur pur!
— Marie-Christine Trotter,
La Mélodie de bonne heure, ICI Musique

Si vous vous demandez pourquoi on joue encore des classiques de Molière en 2016, allez au TNM, allez voir *Tartuffe*...
— Émilie Perreault,
Puisqu'il faut se lever, 98,5FM

Ce *Tartuffe* mis en scène par Denis Marleau est réjouissant.
— Louise Vigeant, *Revuejeu.org*

Emmanuel Schwartz... excellent...
Anne-Marie Cadieux hilarante (...) coup de cœur pour Violette Chauveau.
Bon coup d'envoi de la saison du TNM
— Katherine Verebely, *Gravel le matin*,
ICI Radio-Canada Première



65 ANS
SAISON 16/17

Une présentation

BMO Groupe financier

TARTUFFE
DE
MOLIERE

MISE EN SCÈNE
DENIS MARLEAU

SUPPLÉMENTAIRES!
MER 26 + JEUDI 27 + VEN 28 OCT À 20H

AVEC EMMANUEL SCHWARTZ, BENOÎT BRIÈRE, ANNE-MARIE CADEIUX, VIOLETTE CHAUVEAU,
+ CARL BÉCHARD, NICOLAS DIONNE-SIMARD, ANNIE ÉTHIER, MAXIME GÉNOIS, RACHEL GRATON, DENIS LAVALOU, BRUNO MARCIL, MONIQUE MILLER,
JÉRÔME MINIÈRE COLLABORATION ARTISTIQUE STÉPHANIE JASMIN PRODUCTION TNM EN COLLABORATION AVEC UBU, COMPAGNIE DE CRÉATION

ICI artv

À L'AFFICHE TNM.QC.CA

ESPACE GO

UNE
FEMME À BERLIN

du 25 octobre
au 19 novembre
2016

texte
traduction
Marta Hillers
Françoise Wullmart

avec Evelyne de la Chenelière
Louise Laprade, Frédéric Lavallée

adaptation
mise en scène
Jean Marc Delpé
Brigitte Haentjens

une coproduction
+ THÉÂTRE FRANÇAIS DU CNQ

ESPACE GO
+ SIBYLINES

THÉÂTRE ESPACE GO | BILLETTERIE: 514 845-4890 | ESPACEGO.COM

PARTENAIRE DE SAISON

transat

Bell

Hydro Québec

Conseil des Arts du Canada

Conseil des Arts de Montréal

Manitoba

CULTURE › MUSIQUE

ENTREVUE

De Larochellière au fin fond de sa vérité

Pas de place pour le cynisme quand on veut « équilibrer le PH de l'humanité »

SYLVAIN CORMIER

Ma collection Luc De Larochellière tient dans la main, en l'ouvrant large. Quand je prépare une entrevue, c'est le réflexe: je ressors mes disques de l'artiste. Dans le cas du grand Luc, ça veut dire: tous ses disques. Le premier, *Amère America* (1988), en cassette 4 pistes. Avec le livret dépliant à l'infini. Remarquable progression, quand on étale les albums.

Il y a le jeune gars fort en thème et en rimes riches, qui aime jouer avec l'ironie, plus qu'un brin cynique. La tendresse entre les brûlots. Et puis d'album en album, ça va plus loin, toisant l'absurde, et puis il y a un passage à vide,

un grand trou existentiel. Je résume. On arrive à 2009 et *Un toi dans ma tête*, où l'homme que Luc est devenu

s'ouvre plus que jamais: regard jusqu'au fin fond de sa vérité. Rimes riches encore et toujours, mais finie, l'ironie.

Et tout redevient possible. Autrement. Pas tout seul. Il y a l'album heureux du couple, avec Andrea Lindsay: *C'est d'amour ou c'est comme*. Et puis l'expérience grégaire de *Sept jours en mai*, collaborations et permutations « avec de beaux artistes et de beaux humains », comme dit Luc. La tournée de la belle équipe se poursuit d'ailleurs ces jours-ci, et jusqu'aux Fêtes. Et voilà *Autre monde*. Dixième album. Où le « rêve américain » d'*Amère America* est devenu *Suicide américain*. À 50 ans tout juste, Luc De Larochellière regarde à nouveau le monde qui l'entoure, le monde où nous vivons, et les chansons qui en parlent, habilement écrites forcément, se veulent « utiles ».

« Il y a une urgence. Un laisser-aller dans le monde qui rend légitime d'en espérer un meilleur... » Il rit un peu au bout du fil, trouve qu'il donne dans l'évidence, pour ne pas dire dans l'euphémisme. « Me positionner en cynique, quand le cynisme prend tellement de place? Je ne pourrais plus. J'essaie au contraire d'équilibrer le PH de l'humanité par rapport à ce discours-là. » Les constats sont durs, les mélodies réconfortantes, sur des arrangements pas pesants où les pickings acoustiques et un quatuor à cordes vivent ensemble leur tristesse. C'est mieux à plusieurs, le monde.

Des chansons ciblées, mais pas plombées
Il n'évite rien, le Luc d'aujourd'hui, ni dans le propos, ni dans la manière. Chaque chanson compte, il y en avait une quarantaine au départ, le tri a désigné tout naturellement les plus ciblées. *Naître personne* « est née de la crise des migrants », *Suicide américain* additionne des tas de doigts sur des tas de gâchettes: « Aux armes les instituteurs, les écoliers, les écolières/Les profs de gym et les bonnes sœurs, les concierges et les cuisinières/Aux armes les adolescents qui voient tout en noir ou bien tout blanc/Tous arme en main pour le suicide américain ».

La liste est longue, il y a beaucoup de couplets. « C'est le détournement d'un rêve, commente Luc. Au départ, la Constitution américaine est un extraordinaire rêve, une grande

convention commune. Mais le second amendement a pris la valeur d'un des Dix commandements de la Bible, poussant l'aberration jusqu'à laisser des enfants mourir. C'est un procédé suicidaire, pour une civilisation. »

Où va le monde, sinon à sa perte? « Je pense que c'est mon rôle d'artiste, constater, témoigner, dénoncer. Mais aussi donner de l'espoir. Le titre de l'album, c'est *Autre monde*. Dans tous les sens de l'expression « autre monde ». »

C'est à la fois le monde merveilleux dont on lui parlait, enfant, et c'est le monde adulte « comme un jardin de décombes/sous des regards indifférents », ce sont les mondes parallèles où l'on s'enfuit « loin des vérités qui plombent/bien trop cruelles, pas virtuelles ».

Et c'est *L'avenir du monde*: « *L'avenir du monde est dans ton ventre/Est dans le ventre d'une femme/Comme celles-là qu'on délaisse/Qui aux yeux de certains/Ne valent jamais un homme/L'avenir du monde est dans ton ventre* ». L'album est dédié aux deux enfants de Luc, celle de 21 ans et le bébé tout récent, « de même qu'à toutes ces femmes qui travaillent en ce moment à nous fabriquer un autre monde ».

Conversation intime
Il a fallu beaucoup, beaucoup de délicatesse dans la forme, pour que ces chansons sans filtre fassent leur effet sans qu'on se défasse en les écoutant. « La musique a cette magie, heureusement... » Magie et bonne décision: confier la réalisation et les arrangements à Philippe Brault. Luc s'empresse de



À 50 ans tout juste, Luc De Larochellière regarde à nouveau le monde qui l'entoure, et les chansons qui en parlent, habilement écrites forcément, se veulent « utiles ».

préciser: « Ce n'est pas un désaveu de Marc Pélusse [fidèle complice depuis le début]: j'étais rendu là. J'avais besoin d'un autre monde de musique, aussi. »

Avec Brault, tout s'est bâti autour de Luc. Un monde créé à partir de ses pistes guitare-voix. « J'ai tout enregistré en

une journée et demie, et Philippe est parti avec ça. Il m'en voyait ce qu'il faisait, et j'ai tout aimé. Je pense qu'on avait le même disque dans la tête. »

La voix très en avant, sans effets. Et une fine dentelle d'instrumentation en soutien. « C'est très orchestré au bout du compte, mais je voulais une proximité: le chanteur qui te parle à l'oreille. » Une conversation intime pour se parler du monde tel qu'il est et tel qu'on le voudrait. « Je pense que j'ai vraiment voulu toucher les gens. J'espère que ce sera le cas. Si je ne croyais pas avoir un peu réussi ça, je n'aurais pas sorti l'album. » L'espoir du monde, c'est aussi l'espoir de ne pas chanter tout seul.

Le Devoir

AUTRE MONDE
Luc de Larochellière
Victoire

CCCC
TTTT
D'D'D'
AAAA

LA DÉLIVRANCE

DU 20 SEPTEMBRE AU 15 OCTOBRE 2016
THEATREAUJOURD'HUI.OC.CA/DELIVRANCE

TEXTE JENNIFER TREMBLAY MISE EN SCÈNE PATRICE DUBOIS
INTERPRÉTATION SYLVIE DRAPEAU

« SYLVIE DRAPEAU ENVOÛTE, DÉROUTE, CHARME ET ÉMEUT. » - LA PRESSE
« [SYLVIE DRAPEAU] DOMPTE LE LYRISME, ÉLÈVE L'ANECDOTE. » - LE DEVOIR
« IMMENSE TALENT DE SYLVIE DRAPEAU. » - LE 15-18
« NUANCÉE, INTENSE ET LUMINEUSE. » - SAMEDI ET RIEN D'AUTRE
« TRÉSORS DE SENSIBILITÉ ET D'OBSERVATIONS D'UNE JUSTESSE INFINIE. » - HUFFINGTON POST QUÉBEC
« TEXTE PROFOND, RICHE ET SANS COMPROMIS. » - ATUVU.CA
« PERFORMANCE BOULVERSANTE. » - MATTV

CENTRE DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI
3903 RUE ST-GENIS
MTL QC H2W2M2
514 282-3900

PARTENAIRES DE SAISON
Hydro Québec LE DEVOIR LIBRE DE PENSER CALQ Conseil des arts et des lettres du Québec Québec

Partenaire de production
Hydro Québec

4-22 OCTOBRE 2016

LA CAMPAGNE
DE MARTIN CRIMP

Traduction Guillaume Corbeil Mise en scène Jérémie Niel
Avec Delphine Bienvenu Victoria Diamond Justin Laramée

PROSPERO PARTENAIRE DE SAISON QUÉBEC COPRODUCTION
514 526-6582 theatreprospero.com LA VEILLÉE ET PÉTRUS

CALQ Conseil des arts et des lettres du Québec Québec

Conseil des arts et des lettres du Québec
Canada Council for the Arts
Conseil des arts et des lettres du Québec
MONTREAL

« Je pense que c'est mon rôle d'artiste, constater, témoigner, dénoncer. Mais aussi donner de l'espoir. Le titre de l'album, c'est *Autre monde*. Dans tous les sens de l'expression « autre monde ». »

Luc De Larochellière

CULTURE › THÉÂTRE

Marie-Thérèse Fortin, femme des planches

La voici de retour au théâtre pour adapter le roman à succès *La Liste de mes envies*

MARIE LABRECQUE

Ironiquement, la dernière pièce qu'elle avait dirigée, voilà déjà plus de six ans, avait pour titre *La Liste*. Même si elle se considère d'abord comme une « femme des planches », la vedette de *Mémoires vives* est surtout accaparée par le petit écran ces dernières années. Pour son retour à la mise en scène, la voici donc à la barre de la transposition scénique d'un best-seller du Français Grégoire Delacourt, une pièce produite au Théâtre du Rideau Vert par Juste pour rire Spectacles. Pas nécessairement là où on aurait attendu l'ancienne directrice du Théâtre d'aujourd'hui.

Véritable touche-à-tout (elle a aussi récemment chanté Piaf et Barbara), Marie-Thérèse Fortin aime varier les plaisirs, naviguer au gré des offres et des rencontres artistiques. « Je me verrais mal faire un seul type de choses tout le temps. Pour moi, c'est comme visiter des pays. Chaque projet m'apporte quelque chose. Et après, je passe à autre chose. Je ne suis pas une spécialiste. »

Approchée notamment par Maryse Warda, qui signe l'adaptation québécoisée du roman publié en 2012, Marie-Thérèse Fortin s'est prise d'affection pour la protagoniste de ce « récit qui touche à des choses à la fois très simples et très profondes », Jocelyne. Sous ses dehors de femme ordinaire, cette propriétaire d'une boutique de tissus porte tout un monde intérieur. « C'est comme si elle avait une double vie: pour son entourage, elle est la mère, l'épouse qui répond à la demande. Mais quand elle se retrouve seule, affleurent une sensibilité, une humanité. »

Un univers, qu'entre les scènes d'interaction avec les autres personnages, elle partage directement avec le public. « Je trouvais intéressant d'aller dans un réalisme un peu détourné: l'histoire est ancrée dans des choses archi-quotidiennes, mais en même temps, on essaie de donner à voir sa vie intérieure. »

Ça change le monde

Un événement inattendu vient bousculer l'existence de Jocelyne — cette vie banale, hantée par quelques pertes douloureuses, mais qui la satisfait: elle remporte un gros lot de 18 millions de dollars. Contre toute attente, la mercière tait la nouvelle, cache



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Le roman, son rapport aux tissus, spécialement, a touché Marie-Thérèse Fortin: « Ça référait à un souvenir d'enfance très fort, presque sensoriel. »



FRANÇOIS LAPLANTE DELAGRAVE

C'est Marie-Chantal Perron qui prendra les traits de Jocelyne.

l'énorme chèque et hésite. « Elle se pose les vraies questions: de quoi ai-je besoin? De quoi ai-je envie? Et qu'est-ce que ça va venir changer? Dans sa quasi-paralyse, elle nous oblige à nous demander ce qu'on ferait réellement dans cette situation. En fait, elle confronte le réel et le rêve. Et

elle se demande où est la vraie valeur des choses, des êtres. »

Cette manne, en effet, peut s'avérer un cadeau empoisonné. La metteuse en scène cite ces histoires d'horreur « de gens qui ont gagné des fortunes et qui ont tout claqué, ou qui ont dû couper toutes relations » avec des proches. Elle-même

connaît une femme qui a gagné un montant substantiel et choisi de ne rien révéler, à cause de « l'enfer » que ça créerait dans ses liens avec son entourage.

Jocelyne craint que sa soudaine richesse ne détruise le petit bonheur imparfait qu'elle vit avec son mari (Steve Laplante). Contrairement à elle, qui peine à nommer ce qu'elle désire, lui nourrit des envies matérielles très claires. Cette fable soulève donc la question de l'argent dans le couple, « un des derniers tabous ».

Plus généralement, la pièce interroge notre rapport aux bidous, et son impact sur les relations personnelles. « Je pense qu'on est tous un peu hypocrites sur la question de l'argent. À se dire: ce n'est pas si important, il n'y a pas juste ça qui compte dans la vie, alors que ça détermine beaucoup plus de choses que ce que l'on veut bien admettre. Il est très difficile de parler de ces choses-là. La pièce a soulevé beaucoup de questions dans l'équipe de création. »

Même dans cet art pauvre qu'est la scène (la créatrice cite André Brassard en riant: « il n'y a pas de crosseurs au théâtre parce qu'il n'y a pas assez d'argent »), cette question interfère constamment, estime Marie-Thérèse Fortin. « Je fais un métier où se côtoient des gens qui font vraiment beaucoup d'argent, et d'autres qui en font vraiment peu. C'est toujours présent dans l'évaluation de la valeur des êtres. »

L'étoffe de l'amour

Le spectacle, qui partira ensuite dans une longue tournée en région, est d'abord né sur le plateau de l'émission *Tout le monde en parle*, là où Marie-Chantal Perron a rencontré l'auteur Grégoire Delacourt et lui a exprimé son désir de jouer Jocelyne. C'est la comédienne/créatrice de vêtements qui porte ce projet depuis le début.

Originaire d'un milieu rural « assez modeste », Marie-Thérèse Fortin a elle-même été élevée

par une mère qui cousait — « magnifiquement bien » — tous les vêtements de ses dix enfants (!) Elle connaît le prix de ces gestes simples du quotidien qui sont en fait des marques d'amour.

« Tout ce rapport aux tissus, cette description de femmes qui peuvent passer un temps infini à chercher le bon bouton, ça m'a beaucoup touchée quand j'ai lu le roman, parce que ça référait à un souvenir d'enfance très fort, presque sensoriel. Et on essaie de ramener ça dans la mise en scène du spectacle, ce contact sensoriel très concret. Une chose qu'on perd de plus en plus dans nos vies. »

Collaborateur
Le Devoir

LA LISTE DE MES ENVIES

Texte: Grégoire Delacourt.
Adaptation: Maryse Warda.
Mise en scène: Marie-Thérèse Fortin. Au Théâtre du Rideau Vert, du 11 octobre au 12 novembre.

LA LICORNE
production **LA MANUFACTURE**

« Un tour de force d'acteurs (...) Mani Soleymanlou, Martine Francke et Alice Pascual sont tous les trois magnifiques. » — Marc Cassivi, Esprit critique ARTV
« Sa plume (Mark O'Rowe), trempée dans l'humour noir, carbure à l'intensité. » — Luc Boulanger, La Presse
« La performance des comédiens vaut à elle seule le déplacement. (...) Leur truculence suscite une fascination jubilatoire. » — Sophie Pouliot, Revue Jeu
« Olivier Choinière se frotte à une langue dont il parvient à évoquer la rythmique parfois rimée, où il réussit à marier crudité et lyrisme. » — Marie Labrecque, Le Devoir
« (...) la mise en scène de Michel Monty joue sur l'esthétique de la noirceur, sublimant la densité tragique et comique de cette formidable descente aux enfers. » — Léa Arthémise, Atuvu.ca

TERMINUS DE MARK O'ROWE
TRADUCTION OLIVIER CHOINIÈRE MISE EN SCÈNE MICHEL MONTY
AVEC MARTINE FRANCKE, ALICE PASCUAL ET MANI SOLEYMANLOU
ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE JUDITH SAINT-PIERRE COSTUMES LINDA BRUNELLE ÉCLAIRAGES GUY SIMARD
MUSIQUE ÉRIC FORGET VIDÉO JOHNNY RANGER MAQUILLAGES ET COIFFURES AMÉLIE BRUNEAU-LONGPRÉ

DU 20 SEPTEMBRE AU 29 OCTOBRE

4559 PAPINEAU - THEATRELICORNE.COM - 514 523.2246

16 **THÉÂTRE DENISE-PELLETIER** 17
DIRECTION ARTISTIQUE CLAUDE POISSANT

LE TIMIDE À LA COUR
JUSQU'AU 22 OCTOBRE 2016
Une histoire d'amour... un peu compliquée

Charme exquis
- Huffington Post

Pleine d'esprit
- Bible urbaine

Beau party!
★★★★
- La Presse

De toute beauté [...] On en redemande!
- Le Devoir

Électrochoc jouissif
- Nightlife

Chic irrévérance
- revuejeu.org

DE TIRSO DE MOLINA
MISE EN SCÈNE ALEXANDRE FECTEAU

Avec Sophie Cadieux, Kim Despatis, Sébastien Dodge, Mathieu Gosselin, Renaud Lacelle-Bourdon, Roger La Rue, Anne-Marie Levasseur, Lise Martin, Éric Paulhus et Simon Rousseau

COPRODUCTION DU THÉÂTRE DE LA BANQUETTE ARRIÈRE

ABONNEZ-VOUS BILLETTERIE 514 253-8974 admission

Partenaire de saison
Hydro Québec CALQ Conseil des arts et des lettres du Québec Conseil des arts du Canada Canada Council for the Arts CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL Montréal Télé-Québec LE DEVOIR

Partenaire de saison
Hydro Québec CALQ Conseil des arts et des lettres du Québec Conseil des arts du Canada Canada Council for the Arts CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL Montréal Télé-Québec LE DEVOIR

CULTURE › MUSIQUE CLASSIQUE



Le chef Claudio Abbado conduit le Philharmonique de Berlin.

CORDULA GROTH

Harnoncourt et Abbado magnifiés par le Philharmonique de Berlin

Son sort éditorial bien en mains, l'orchestre poursuit sa publication de précieux albums

CHRISTOPHE HUSS

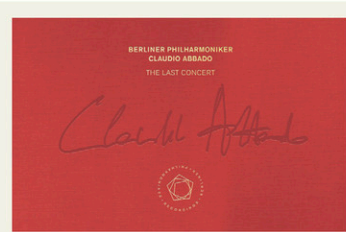
Le célèbre Philharmonique de Berlin publie désormais ses propres enregistrements. Deux de ses récentes parutions rendent hommage à des chefs disparus: Nikolaus Harnoncourt et Claudio Abbado.

L'Orchestre philharmonique de Berlin a pris en mains son destin phonographique. Cette émancipation est tout sauf un coup de tête. L'orchestre, organisé en coopérative, cherche à établir un contact direct avec une clientèle potentielle pour son Digital Concert Hall, qui diffuse ses concerts.

Il faut rappeler à ce sujet que les programmes sont enregistrés en vidéo dans la fameuse Philharmonie, qui ouvre ainsi ses portes vers le monde. Un abonnement gratuit de 7 jours, qui permet aussi de visionner des archives impressionnantes, est offert à tout acheteur des disques.

Un bel objet pour vendre la dématérialisation ?

En vingt ans, l'édition de documents sonores a lentement glissé d'une industrie du disque, donc de l'objet, à une industrie de la musique, sous toutes ses formes consommables. En ayant la mainmise sur son sort éditorial, le Philhar-

Abbado, *Le dernier concert à Berlin*. 2 CD BPHR 160081

Harnoncourt dirige Schubert. 8 CD BPHR 150 061



Rattle dirige Sibelius. 4 CD BPHR 150 071

monique de Berlin évite d'entrer dans le tordeur du fameux *streaming* qui n'enrichit que les géants des technologies. Il montre aussi à l'industrie du disque que pour maintenir une industrie de l'objet, il faut que l'objet soit beau et valorisant pour l'acheteur.

Les luxueux albums, disponibles sur le site de l'orchestre, ou en distribution ici par Naxos, contiennent les CD, le son en Blu-ray audio, ainsi que les vidéos des concerts et du matériel documentaire, sur Blu-ray également. Autre moyen de ferrer la clientèle et de pouvoir la toucher ensuite en marketing direct: tout acheteur dispose d'un code pour télécharger gratuitement le son en qualité «Master» (haute définition). On rappellera à ce titre que plus que jamais, les mélomanes adeptes de qualité sonore ont intérêt à penser à l'intégration d'une lecture

performante de fichiers numériques dans l'univers de leur chaîne haute-fidélité.

Nous vous avons déjà parlé ici des intégrales symphoniques Schumann de Simon Rattle. Les trois autres coffrets de la collection ont une chose en commun: ce sont des albums aux étranges dimensions: un peu plus de 6 pouces de haut pour 10 pouces de long. Ikea n'a pas encore inventé «l'étagère Smureglumpf» pour ranger ces machins...

Presque trop beau pour être vrai

L'album rouge vif, magnifiquement texturé, intitulé *Berliner Philharmoniker – Claudio Abbado – The Last Concert* reprend le programme de l'ultime concert du chef à Berlin, les 18, 19 et 21 mai 2013. Huit mois avant sa mort, Abbado dirigeait des extraits du *Songe d'une nuit d'été* de Mendelssohn et la *Sym-*

phonie fantastique de Berlioz.

L'objet est très émouvant pour les admirateurs du chef, qui trouveront ici un Mendelssohn renversant de finesse et de transparence dans une sorte d'apesanteur avec des textures parfois inouïes. *La Fantastique* procède du même raffinement: la rêverie l'emporte sur la passion, mais cette rêverie est douce-amère, menaçante. Et une *Fantastique* avec le plus grand cor anglais du monde, Dominik Wollenweber, cela ne se refuse pas... Ce n'est pas la *Fantastique* sanguine de Paul Paray et Charles Munch et c'est presque trop beau pour être vrai, mais cela n'en est pas moins fascinant, comme en témoignent les couleurs du dernier mouvement, notamment d'incroyables cloches.

Lors de ses dix dernières années de vie, l'immense Nikolaus Harnoncourt a dû se

dépêtrer avec l'incurie et l'abêtissement des acteurs de l'édition phonographique. Il était trop vieux pour prendre les choses en main, mais assurément nous n'avons pas aujourd'hui les témoignages de son art que nous aurions dû avoir. Lorsque fut enfin décidé par Sony d'enregistrer une intégrale Beethoven avec son Concentus Musicus, Harnoncourt mourut après le premier disque. La perte est irréparable.

L'arrivée d'une intégrale des *Symphonies* de Schubert, augmentée de la *Messe en mi bémol*, de la *Messe en la* et de l'opéra Alfonso und Estrella est donc une bénédiction. Le coffret est constitué à partir des enregistrements — réalisés par l'équipe technique qui travaillait avec Harnoncourt chez Teldec — d'un vaste cycle Schubert donné entre 2003 et 2006. Le travail sur l'articulation des phrases est un chef-d'œuvre. C'est une intégrale majeure, qui va plus loin que l'intégrale d'Amsterdam, plus rhétorique et crispée. Harnoncourt n'avait plus rien à prouver et se laisse

aller davantage ici au plaisir musical. Les enregistrements de ce coffret datent de 10 ans et plus, le DVD joint documente donc les réflexions d'Harnoncourt mais les concerts n'ont pas été filmés.

Le troisième album est une nouvelle intégrale des *Symphonies* de Sibelius par Simon Rattle. Là on a tout: son et images, captés entre décembre 2014 et février 2015. Inutile de dire que cette intégrale pulvérise la précédente de Rattle. Les mauvaises langues diront: «Pas étonnant, il a fini par apprendre et assimiler les partitions!» Le parcours est orchestralement spectaculaire, avec des contrastes extrêmes et une mise en scène quasi théâtrale, mais je ne pense pas que Sibelius coule dans le sang de ces musiciens. Il manque l'air, le mystère et les atmosphères de la grande intégrale Vänskä-Lahti (BIS) et Beethoven reste de loin la meilleure intégrale Rattle-Berlin dans cette collection.

Le Devoir

PHÉNOMENA
13 au 21 OCTOBRE 2016
Jean-Paul Daoust
Le Dandy américain
Samedi 15 OCTOBRE 20H
à LA SALA ROSSA – 15\$

Nicolas Letarte ✿ Denise Desautels
Chloé Sainte-Marie ✿ Betty Bonifassi

www.festivalphenomena.com

UNE PRÉSENTATION
SALLE ÉLECTRIQUE
LE DEVOIR

ABÎMÉS
Quatre courtes
pièces de Samuel Beckett

4 au 22 octobre 2016
Salle Fred-Barry
4353 rue Ste-Catherine E.

Billets 514 253-8974
joejacketjohn.com
denise-pelletier.qc.ca

JOE JACK ET JOHN
THÉÂTRE DENISE-PELLETIER
admission

CULTURE › DANSE

MUSIQUE

MÉMOIRE

SUITE DE LA PAGE E 1

sa propre mémoire.

« J'ai eu une enfance relativement heureuse, je n'ai pas vécu d'épreuves de vie qui m'ont complètement chamboulée, mais j'ai le sentiment que je traîne tout de même un poids. Je me suis questionnée à savoir d'où venaient ces mouvements de distorsion et de dissociation caractérisant mon esthétique au fil de ma carrière. J'ai alors commencé à chercher à travers l'histoire de ma famille, des générations passées et j'y ai découvert de sombres histoires. Je me demande si je ne suis pas, d'une certaine manière, en dialogue avec celles-ci », continue-t-elle.

Processus développé sur plusieurs années, la chorégraphe pense que son travail, au départ obscur, a pris un pli léger et ludique au fil du

temps. Inspirée par le chamanisme, en résulte l'idée que le temps n'est pas une ligne constante, et qu'on peut guérir et réarranger le passé, réparer des événements même si ceux-ci sont pourtant révolus.

Voyage initiatique ou exercice d'excavation physique, Hunter confère à la danse le pouvoir de se recréer, de se réinventer. Une œuvre qui cherche avant tout à véhiculer une expérience intime et sensorielle, dans laquelle on pourra reconnaître nos propres mécanismes et où la mémoire qui nous construit et, parfois, nous déconstruit s'illustre sous des formes multiples.

Collaboratrice
Le Devoir

HUNTER

De et avec Meg Stuart.
Présenté par l'Agora de la danse
et l'Usine C du 13 au 15 octobre
à l'Usine C.

Des vertus thérapeutiques



Profitant de la venue de Meg Stuart à Montréal, le Goethe Institut présentera *Before We Go* (notre photo) au Monument National. Le film de Jorge Leon sera suivi d'une conversation avec la créatrice ayant pris part à cette expérience, se penchant sur la rencontre de trois

chorégraphes (Stuart elle-même, Benoît Lachambre et Simone Aughtterlony) avec des personnes en fin de vie. « C'est un film sur la danse qui dépasse les frontières du documentaire. En alliant réalité et fiction, il joue sur les zones grises et ne se cantonne pas à relater l'histoire de ces personnes », explique-t-elle, mise en contact pendant le tournage avec Lidia, une patiente maintenant décédée. « C'était une rencontre très profonde. Nous étions amenées à danser ensemble. Pendant ces séances, j'ai essayé de lui apporter soin en me montrant réceptive et ouverte. C'est un échange à travers lequel, moi aussi, j'ai beaucoup reçu. Un très beau, mais court moment. » En matière de sensation du corps et de trauma, les danseurs ont des clés en main, ajoute-t-elle. « La danse soigne. Je ne sais pas si c'est l'aspect le plus important de la danse contemporaine; on choisit de s'y consacrer ou non, mais c'est un aspect qui en fait partie et qu'on ne peut lui renier. »



Annie-Claude et ses collègues Simon (batterie), Phil (basse) et Ismaël (guitares, claviers)

PHILIPPE BEAUSÉJOUR

Le trip aviaire de Duchess Says

Quand faire du rock devient une vocation dangereuse

PHILIPPE RENAUD

Cinq ans après le décoiffant *In a Fung Day T!*, le groupe culte — au propre et au figuré, nous y reviendrons — montréalais Duchess Says brise enfin le silence avec *Sciences nouvelles*. Un disque qui marque une nette évolution du groupe sur le plan de l'écriture, en plus de surprendre par son aménité, chose à laquelle groupe ne nous avait pas habitués, les deux précédents albums étant plus « drastiques », admet la chanteuse, guitariste et meneuse de claqué Annie-Claude Deschênes, qui nous cause des dangers du spectacle et de l'oiseau dans sa tête.

« On dirait que [les anciens albums] n'étaient même pas faits pour être écoutés », précise Annie-Claude en toute franchise. Constat exagéré que nous nous permettons de reformuler ainsi: pas faits pour être écoutés en une seule session.

« L'Église est un prétexte au regroupement et à la création. On fait un show, on joue nos tounes, mais là n'est pas le but. Le but est de partager, d'interagir avec les gens. »

La chanteuse et guitariste Annie-Claude Deschênes

Anthologie des 3 perchoirs (2008) et *In a Fung Day T!* (2011) sont de corrosives salves de punk à synthétiseurs plombées par une atmosphère souvent anxiogène. Ça crie, les guitares labourent les tympans, les claviers dégagent une fumée toxique. N'en doutez pas, ce sont de bons albums, mais après quatre ou cinq chansons, on a bien besoin de faire une pause pour souffler un peu avant de reprendre l'écoute.

En comparaison, *Sciences*

nouvelles (qui paraît chez Bon-sound) est un disque dans lequel on s'insère plus confortablement, pour ainsi dire. « Ce n'était pas voulu ainsi », assure la musicienne. « Le risque de toujours faire la même chose, c'est de finir par ne plus provoquer », d'où cette volonté, quoiqu'instinctive plus que calculée, d'aller voir ailleurs si on ne trouverait pas un filon. « On a seulement voulu expérimenter. Ça part du studio, notre laboratoire, qu'on s'est construit et grâce auquel on a pu prendre notre temps. »

Punk dans le son comme dans l'esprit

Il y a des refrains comme des hameçons sur ce disque de rock troublant, des cousins de synthétiseurs qui rehaussent le groove, et la voix claire et directe d'Annie-Claude nous ramène les bons souvenirs d'une Siouxié Sioux (& The Banshees), ça saute dès l'urgente *Inertia* (et sa suite instrumentale), qui font décoller l'album en troisième vitesse en ouverture.

En clair, *Sciences nouvelles* s'avère être la parfaite introduction au monde étrange de Duchess Says, groupe qui s'est distingué autant par son énergie dangereuse que par son esthétique unique: punk dans le son et encore plus dans l'esprit. Tout est minutieusement supervisé par les quatre membres, de la composition au design de la pochette, jusqu'aux décors et mises en scène des tournées.

« On a une vision assez claire de notre projet, dit la musicienne. Une manière de faire propre à nous, autant dans la composition que dans notre approche » artistique. Une façon de construire son univers singulier, à l'image du groupe électro-dadaïste américain Devo, dont Annie-Claude et ses collègues Simon (batterie), Phil (basse) et Ismaël (guitares, claviers) sont fans.

Depuis le premier album, les admirateurs du groupe se sont constitués en une sorte

de secte artistique baptisée The Church of Budgerigars (L'Église des perruches). « Lors de nos concerts en Europe, on pouvait voir des fans arriver en concert avec des écussons de l'Église qu'ils s'étaient faits eux-mêmes, et ils se dessinaient les symboles de nos pochettes d'albums sur le corps », relate la musicienne.

Une expérience quasi mystique

Et Annie-Claude, une fille brillante et très saine d'esprit, insistons-nous, de nous expliquer le phénomène le plus limpide possible: « Notre groupe, notre gang, nous sommes inspirés par la perruche. On l'appelle la Duchesse. » Elle est la mascotte, en quelque sorte, depuis la sortie du premier minialbum en 2005, justement intitulé *Noviciat Mère-Perruche*. « Elle est dans le studio, mais aussi chaque jour dans notre tête. C'est notre motivation. Ce n'est même pas une joke, depuis douze ans, pas un jour ne passe sans que je pense à la perruche. »

Duchess Says n'est pas un groupe engagé. Il n'y a pas de colère dans leur œuvre, toute brutale puisse-t-elle paraître. Il y a, par contre, cette nécessité de faire de la musique un exutoire, mais surtout de le communiquer au public. « L'Église est un prétexte au regroupement et à la création, clarifie Annie-Claude. On fait un show, on joue nos tounes, mais là n'est pas le but. Le but est de partager, d'interagir avec les gens. »

Ce qu'elle fait sans ménagement, d'ailleurs: il est de notoriété publique que les concerts de Duchess Says sont une expérience quasi mystique — en 2008, le Festival d'été de Québec avait même décerné un prix Miroir — Artiste d'ici sur la seule puissance de leur concert. L'exercice est parfois même risqué: tu ne t'es pas déjà cassé quelque chose en concert, Annie-Claude? « Les côtes. Avec une commotion cérébrale. Des affaires de même. À chaque spectacle, je me donne à 100%... Des fois, ça magane. J'ai de la misère à me modérer. Ça vient trop me chercher. Et ce n'est pas une question de se défoncer: je crois que je suis en mission. Faut que le message passe. »

Collaborateur
Le Devoir

SCIENCES NOUVELLES
Duchess Says
Bonsound

La Fondation Arte Musica présente

SALLE BOURGIE

16 17

LES CAPRICES DE LA NUIT
Vendredi 14 octobre – 19h30
LES VIOLONS DU ROY
Anthony Marwood, chef et violon

R. STRAUSS Sextuor à cordes, op. 85
MOZART Quintette à cordes, K. 516
SCHOENBERG La nuit transfigurée

Les Violons du Roy poursuivent l'exploration des plus grandes œuvres pour cordes.

GUITARE ESPAGNOLE
Samedi 15 octobre – 19h30
Germán López, guitare (tiple)
Antonio Toledo, guitare

Musique espagnole mélangeant le jazz et le flamenco.

SATIE VARIATIONS
Jeudi 27 octobre – 18h
ENSEMBLE CORDÂME

Un spectacle jazzy unique en son genre pour célébrer le 150^e anniversaire d'Erik Satie.

QUATUORS ROMANTIQUES
Vendredi 4 novembre – 18h30
MUSICIENS DE LOSM

BRAHMS Quatuor avec piano n° 3
DVOŘÁK Quatuor avec piano n° 2

Le piano et les cordes font merveille dans ce concert aux allures romantiques!

PHILIPPE SLY, baryton-basse
JOHN CHARLES BRITTON, guitare
Dimanche 6 novembre – 14h

Lieder de SCHUBERT (arr. pour guitare de J. C. Britton)

Le charismatique Philippe Sly jette un regard neuf sur les lieder de Schubert.

ISABELLE FAUST, violon
ALEXANDER MELNIKOV, piano
Jeudi 10 novembre – 19h30

BEETHOVEN
Sonates nos 1, 2 et 3, op. 12
Sonate n° 9, « À Kreutzer »

Un récital à ne pas manquer avec deux musiciens extraordinaires.

Billets et programmation complète
SALLEBOURGIE.CA • 514-285-2000

MUSÉE DES BEAUX-ARTS MONTRÉAL FONDATION ARTE MUSICA Présenté par TD

DanseCité 35 ans la trace des créateurs

AQUA KHORIA

PETER TROSZTNER & ZACK SETTEL | Traces-Interprètes

« Une expérience de l'alchimie numérique entre mouvements, image et son. »

Du 11 au 21 octobre 2016 – 19 H

TANGENTE À la Société des Arts Technologiques [SAT]
1201, boul. St-Laurent, MTL
Billetterie : 514.844.2033 [sat.qc.ca/aqua]
danse-cite.org

TARIF UNIQUE 25\$ 18 ans et +

« On a une vision assez claire de notre projet, dit la musicienne. Une manière de faire propre à nous, autant dans la composition que dans notre approche » artistique. Une façon de construire son univers singulier, à l'image du groupe électro-dadaïste américain Devo, dont Annie-Claude et ses collègues Simon (batterie), Phil (basse) et Ismaël (guitares, claviers) sont fans.

Depuis le premier album, les admirateurs du groupe se sont constitués en une sorte

CULTURE › MUSIQUE

Les « cuisiniers » du jazz récidivent

Le groupe The Cookers régale la galerie avec un nouvel opus, *The Call of the Wild and Peaceful Heart*

SERGE TRUFFAUT

Il y a de quoi être très surpris, subjugué, par la vitalité de ce qui est bel et bien le super-groupe du jazz. Son nom? The Cookers. Voilà maintenant dix ans que les poids lourds du genre régalaient la galerie. Le seul fait d'avoir tenu la distance une décennie durant mérite un chapelet de bravos, car le fait en question s'avère unique. La dernière manifestation de leur art s'intitule *The Call of the Wild and Peaceful Heart*, parue sur l'excellente étiquette new-yorkaise Smoke.

Avant tout, il faut mettre en relief les réalités qui distinguent The Cookers. Ce groupe est d'abord la réunion de vétérans organisée par un plus jeune qu'eux, soit le trompettiste David Weiss. Ils s'appellent Billy Harper, saxophoniste ténor, Donald Harrison, saxophoniste alto, Eddie Henderson, trompettiste, George Cables, pianiste, Cecil McBee, contrebassiste extraordinaire, et Billy Hart, batteur.

Lorsqu'on additionne les enregistrements auxquels ils ont participé, on obtient le mille et plus. Mieux, lorsqu'on s'attarde aux identités des artistes avec lesquels ils ont joué, on tombe sur les noms de Miles Davis, John Coltrane, Sonny Rollins, Charles Mingus, Stan Getz, Max Roach, Dexter Gordon, Art Pepper, Art Blakey, Dinah Washington, Otis Redding, Shirley Horn, Keith Jarrett, Jackie McLean, Herbie Hancock... En d'autres termes, ils ont été des acteurs de premier plan du « bop-hard-bop-free-jazz ». Ce qu'ils ont accompli est énorme.

Leur nouvelle production, leur cinquième, est évidemment le reflet de leur longue et profonde expérience. C'est



SMOKE SESSIONS RECORDS

The Cookers est la réunion de vétérans par un plus jeune, soit le trompettiste David Weiss.



PIROUET RECORDS

L'OFF Festival de jazz reçoit ce soir Peter Bernstein à Montréal.

dynamique de bout en bout. Parfois, c'est grave; parfois, méditatif. Chose remarquable, jamais ils ne se relâchent. En fait, l'intensité singularise ce disque fait uniquement, c'est à retenir, de compositions originales.

◆ ◆ ◆

Il est écrit dans le ciel que le tambour major de l'univers des sons a été culbuté par une syncope le 25 août dernier. Car ce jour-là, il a appris que Rudy Van Gelder, le plus adulé des ingénieurs des musiques du « monde-mondial », venait de rejoindre, comme il se dit en langue jazz, le big-band que Duke Ellington dirige dans l'au-delà. Van Gelder avait 91 ans. Signe particulier, jusqu'à la dernière minute de

son temps ici-bas, cet optométriste de formation aura manipulé les volumes de sa console à Englewood Cliffs, dans le New Jersey.

Des années 1950 à aujourd'hui, Van Gelder aura enregistré au-delà de 1200 albums. Un record. On insiste: aucun ingénieur n'a autant travaillé que l'homme qui avait un nom d'aristocrate hollandais et un prénom de tenancier d'une gargote dans un film noir.

Qu'on y songe: *A Love Supreme* de John Coltrane, c'est lui; *Walkin'* de Miles Davis c'est encore lui; *Sax Colossus* de Sonny Rollins, c'est également lui; *The Sidewinder* de Lee Morgan, c'est toujours lui. Tout Dexter Gordon sur

Blue Note et bien de ses disques sur Prestige, les grandes heures de Red Garland et de Thelonious Monk, c'est Van Gelder.

En fait, pour faire court, le seul génie du jazz auquel le féru de discipline qu'était Van Gelder ne fut pas associé est Charles Mingus, qui trouvait que son souci de la perfection dénaturait la... nature musicale de l'artiste. Bon. Il est vrai que l'homme était si maniaque qu'il avait établi une série d'interdits. Lesquels? De fumer et de boire dans le studio, de toucher aux micros et à la console. Son souci de vérité sonore était si méticuleux qu'il

mettait des gants. Bref, l'ingénieur fut en réalité le chirurgien de la note bleue.

◆ ◆ ◆

Ce samedi soir, dans le cadre de la 17^e édition du Off Festival de Jazz, le grand guitariste new-yorkais Peter Bernstein se produira au Dièse Onze en compagnie de Andres Vial au piano, Martin Heslop à la basse et Dave Laing à la batterie. À noter que Bernstein a publié tout récemment un compact sur étiquette Smoke intitulé *Let Loose* avec Gerald Clayton au piano, Doug Weiss à la batterie et Bill Stewart à la batterie.

Prix du billet: 18\$. À compter de 22 h 30.

Dimanche à partir de 13 h, le même Bernstein va dispenser une classe de maître à l'Université Concordia — salle 8.101 du John Molson Building. L'entrée: 1450 rue Guy. C'est gratuit. Après quoi, on propose notamment, voire surtout, le Nick Fraser Quartet à la Salle Rossa à 21 h 30. Le batteur sera accompagné par le maître en improvisations qu'est le saxophoniste américain Tony Malaby, Andrew Downing au violoncelle et Rob Clutton à la contrebasse. Prix du billet: 15\$.

Le Devoir

17^e
L'OFF JAZZ
6 - 15
oct. 2016
montréal

CHRISTINE JENSEN & MAGGI OLIN : TRANSATLANTIC CONVERSATIONS
MASTERCLASS AVEC GEORG GRAEWE TEVET SELA QUARTET : LYING SUN
AARON SHRAGGE & BEN MONDER DUO VOODOO JAZZ TRIO PARC X TRIO
CHAOSMOS PETER BERNSTEIN & ANDRES VIAL TRIO STILL + GEORG GRAEWE
MASTERCLASS AVEC PETER BERNSTEIN THOM GOSSAGE OTHER VOICES
SIENNA DAHLEN ICE AGE PARADISE PRE-LAUNCH ALBUM PARTY
QUATTRO VENTI THE CLAUDIA QUINTET 5 FOR TRIO : GARDER LA TENSION
CHASIN' THE TRANE WITH AL MCLEAN OLIVIER BABAZ TRIO 3RIO
JONATHAN LINDHORST'S LIMERENCE QUARTET HICHEM KHALFA
DAWN TYLER WATSON QUARTET NICK FRASER QUARTET NOMAD
ROSCOE MITHCELL & THE MONTREAL TORONTO ART ORCHESTRA

loffjazz.com

Canada CALO Conseil des arts de Montréal Montréal Bureau des Relations et de Développement Culturel LA FABRIQUE CULTURELLE caisse de la culture BUREAU DUN HAM

AIRFRANCE / présente

TOHU CÔTOYER L'EXTRAORDINAIRE

NIGHT CIRCUS

par RECIRQUEL COMPANY BUDAPEST

mupa Budapest

12 AU 22 OCTOBRE

« UNE EXPÉRIENCE INOUBLIABLE GARANTIE. » — ELLE
« LES ACROBATES CONJUGENT PROUESSES, BEAUTÉ ET ÉLÉGANCE... » — LE PARISIEN

UN SPECTACLE À COUPER LE SOUFFLE, DANS LA GRANDE TRADITION DES CIRQUES D'EUROPE CENTRALE.

D'IBERVILLE JARBY

Québec Montréal Canada LA PRESSE Billots en vente TOHU.CA

CULTURE › TÉLÉVISION

Les dieux de la télé

Quand la fiction parle religions, renversant du coup l'esprit d'un temps

STÉPHANE
BAILLARGEON

Il suffit de passer d'un radioman à une série télévisée pour comprendre comment se renverse l'esprit d'un temps.

Radio-Canada a diffusé une adaptation radiophonique quotidienne du roman *Un homme et son péché* pendant 23 ans, de 1939 à 1962. Le feuilleton a connu un succès continu, sauf au début des années 1950, quand la chaîne privée concurrente CKAC a commencé à diffuser à la même heure le *Chapelet en famille*, récit par le cardinal Léger.

Le relais de la prière du début de soirée ne devait durer qu'un mois. Elle a tenu l'antenne 17 ans. Et le diffuseur public a finalement changé l'heure de présentation de sa courte capsule radiophonique pour éviter l'hémorragie de son public fidèle à la litanie des *Je vous salue Marie*.

En ce temps-là, le Québec avait des alures de Tibet catholique. En 1965, huit Québécois franco-

phones sur dix étaient des « talas », comme on disait dans la France laïque et républicaine, en ce sens qu'ils allaient « tala » messe.

Autre temps, autres mœurs. La deuxième saison de la version télévisée du même roman, devenu *Les pays d'en haut*, sera diffusée l'an prochain sur ICI RC Télé. La première a connu un franc succès l'hiver dernier et raflé quelques beaux prix Gémeaux le mois dernier. Le pieux curé Labelle présent dans les versions précédentes pour la radio, la télé et le cinéma est devenu un colosse aux colères mémorables, à la

limite un impénitent pécheur en soutane.

CKAC a disparu. La prière quotidienne médiatisée, elle, existe toujours, sur les ondes de la chaîne religieuse et spirituelle Radio Ville-Marie, qui diffuse son *Chapelet médité* le soir entre 18h35 et 19 h. Il ne viendra pas à l'idée de quelque concurrent médiatique que ce soit de refaire sa grille de programmation pour ne pas subir cette bien anachronique et extramarginale concurrence.

Feu le feu sacré

La religion n'a donc pas complètement disparu des petits écrans québécois. « *Les religieux qui se montre dans les dernières années apparaît de manière très ciblée et très polarisée: il s'incarne dans un des personnages qui ont un trait très particulier, mais pas dans un élément de la vie commune, dans une petite famille qui va à la messe par exemple* », résume Jean-Philippe Perreault, titulaire de la chaire Jeunes et religions de l'université Laval.

Il cite l'exemple du pasteur dans *Feux*.

Dans cette nouvelle série de Serge Boucher, en développement sur la première chaîne radiocanadienne, Denis Bernard incarne un pédopsychiatre (Jacques Lemaire) à la retraite reconverti en curé évangéliste. Il consacre maintenant sa vie à son église. Et tout chez lui sainte le besoin de rédemption.

Le professeur ajoute qu'une demi-saison de la défunte quotidienne *30 vies* mettait en action un professeur d'éthique et de culture religieuse. « *On a eu droit à un drame autour d'un fils homosexuel provenant d'une famille musulmane un peu radi-*



Dans *Feux*, nouvelle série de Serge Boucher, Denis Bernard incarne un pédopsychiatre à la retraite reconverti en curé évangéliste.

cale. Là, la religion devient vraiment un problème. Ce qui traduit notre polarisation sociale. Le Québec a connu une baisse de la pratique religieuse dans les années 1960-1970, puis s'est tourné vers une sorte de catholicisme culturel. Les gens n'allaient plus à la messe, mais faisaient quand même baptiser leurs enfants. Cette position s'effrite pour faire place à deux pôles: soit les religieux sont de plus en plus religieux en revendication identitaire forte, soit les sans-religion en progression affirment leur position. Il me semble que cette dichotomie se traduit un peu dans nos fictions.»

En plus, les premiers peuvent s'incarner dans des « fous d'Allah » et tous ceux qui partagent leurs origines s'en trouvent maculés par amalgame. Pas besoin d'un bac en cinéma pour comprendre la caricature de l'image du musulman sur les écrans.

« *Le rejet de la religion devient constituant du Québec moderne*, dit le professeur Perreault. *Du coup, pour certains, l'Islam devient la bête noire qui menace de nouveau. La religion devient le bouc émissaire de différents maux individuels ou collectifs.* »

Trop peu, très tard

Il faut tout de même fouiller et farfouiller pour trouver ici une petite référence, et là un personnage évoquant clairement le religieux. Le sujet semble brûlé. Pourquoi?

« *La religion n'a plus la même place, mais en fait, si on pense l'avoir sortie, elle revient par la porte d'en arrière*, corrige Jacques Pierre, spécialiste des religions de l'UQAM. *Elle revient, mais sous des formes désinstitutionnalisées.* »

Il dit regarder la télé une quinzaine d'heures par semaine, souvent en se gavant de séries. « *J'essaie d'être bon public, de mordre à tous les hameçons qu'on me présente. Après, je me demande comment ça marche. Dans le film Da Vinci Code par exemple, l'érudition est*

présentée sous le mode du secret, avec une conspiration à décrypter. Ce rapport à la vérité devient très intéressant quand on le transpose dans les mouvements religieux ou dans la société. Plus de 50% des Américains pensent que le gouvernement américain leur cache ce qui s'est passé à Roswell. Les émissions comme Nos ancêtres les extraterrestres [sur le réseau Historia] fonctionnent à la conspiration. »

Le professeur Pierre note alors que les plus jeunes Québécois francophones ont un rapport beaucoup moins tendu avec la religion. « *Ils ne sont pas passés par le confessionnal. Ils sont décomplexés.* »

Ce que confirme son homologue de l'université Laval en citant lui aussi l'exemple de ses étudiants. Plutôt que décomplexés, lui-même préfère « *dédoanés* » par rapport à une mémoire blessée.

Il cite le court-métrage *La divine stratégie* (2015) de Martin Forget et Eliot Laprise avec Robert Lepage dans le rôle d'un curé qui fait appel aux relations publiques dans l'espoir de remplir son église. Un pacte avec le diable...

« *Les nouvelles générations vont bien finir par écrire des séries, dit le professeur Perreault. Va-t-on revoir des séries, historiques surtout, où l'Église catholique était au banc des accusés? Je me souviens d'« Au nom du Père et du fils » (TVA, 1993-1995), où tout le religieux était nécessairement limitant, obsédé. Va-t-on avoir un nouveau rapport au religieux dans nos fictions? Ce serait intéressant. Il faudrait aussi voir de quel religieux on parle. Quand on est dans ma position, on postule que le religieux change de forme. Le catholicisme va peut-être disparaître au Québec sous la forme qu'on lui connaît. Les questionnements existentiels demeurent et donnent de la très riche matière à fiction.* »

Le Devoir

In God We Trust



Une scène tirée de *Rectify*

ASSOCIATED PRESS

La télé américaine ose beaucoup plus en matière de sujet religieux, probablement parce que la société et la population américaines n'entretiennent pas de rapports globalement négatifs avec la religion. Le Pew Research Center a des données montrant que 77% des Américains décrivent encore la religion comme assez ou très importante dans leur vie. La foi, feinte ou réelle, semble une condition *sine qua non* de l'accès à une haute fonction publique. *God Bless America...*

« *La télé américaine traite de la religion parce que la religion est encore au centre de la société et même des mythes fondateurs de la société américaine*, dit le professeur Jacques Pierre. *Il y a deux sources à l'imaginaire américain: les Pilgrim Fathers qui émigrent pour fonder un nouveau monde, une nouvelle Jérusalem; et la révolution des Lumières avec l'idéal de la République romaine, dont témoigne toute l'architecture du pouvoir.* »

Ça se fait, donc. Mais pourquoi est-ce important de représenter la religion et les manifestations religieuses dans les séries? se demandaient récemment deux collègues critiques de la télé du *New York Times*. « *Parce que l'importance de la diversité religieuse ne diminue pas dans la vie publique*, répondait James Poniwosik. *Parce que les bonnes histoires sont spécifiques et que la foi personnelle (ou l'absence consciente de foi) est on ne peut plus spécifique. Et parce que la religion tente de répondre à certaines des mêmes questions que l'art sur les faiblesses humaines, les émotions et l'inévitabilité de la mort.* »

Plusieurs productions illustrent la richesse du filon, sous-exploité ici.

Six Feet Under, chef-d'œuvre de la fiction télévisuelle contemporaine, autour d'une famille de croque-morts, n'a fait que ça, exposer « *les faiblesses humaines, les émotions et l'inévitabilité de la mort* », pendant 63 épisodes (2001-2005).

Rectify, dont la quatrième et dernière saison entrera en ondes ce mois-ci (on peut la suivre en retard sur ARTV), s'avère une des productions les plus radicalement métaphysiques de l'histoire de la télé. La production confronte un ex-détenu exonéré d'un meurtre après vingt ans d'incarcération à sa famille et sa société. L'action lente, d'une très subtile patience, s'organise autour de réflexions profondes dans un Sud orphelin de Dieu et en même temps surchargé de son héritage, un monde gothique contemporain où s'entremêlent le besoin de compassion et la volonté de pénitence, le sentiment du remords et l'inévitabilité du châtiment.

The Leftovers montre la vie des « oubliés » après le ravissement de 2% de la population mondiale. Des sectes se forment, les remords s'accumulent et la vie pénible sombre dans le néant après la petite Apocalypse.

The Exorcist transpose et gonfle le film culte de 1973, comme la série *Fargo* s'inspire du classique des frères Cohen de 1996. La production du réseau Fox vient de commencer.

Greenleaf, qu'a diffusé cet été OWN (notre photo), chaîne privée d'Oprah Winfrey, trace le portrait d'une famille à la tête d'une « megachurch », ces temples mastodontes au centre des communautés du Sud. Cette série ne fait pas qu'effleurer le sujet du religieux, ni même s'en servir comme véhicule à des complots surnaturels en tous genres. *Greenleaf* parle de la religion comme d'une manière de vivre, d'un *business* même, sans omettre les bons et les mauvais effets de cette existence.

Télévangélisme

L'historienne France Bourassa a recensé 35 émissions religieuses (d'information, de culture religieuse ou pour la jeunesse) diffusées à Radio-Canada entre 1954 et 2004. Dans les premières décennies, le modèle du magistère s'impose, par exemple avec plusieurs émissions pour les jeunes où il est question de la vie des saints ou du Nouveau Testament. *L'Évangile en papier*, ça vous dit quelque chose?

« *En gros, mon mémoire tentait de démontrer que, malgré la prépondérance de l'Église catholique au Québec à une certaine époque, les émissions religieuses occupaient une portion très faible de la grille horaire de Radio-Canada*, écrit au *Devoir* M^{me} Bourassa, maintenant directrice générale du Musée du Haut-Richelieu. *Une situation qui ne s'est pas améliorée avec le temps, considérant tous les bouleversements qui ont eu lieu au Québec et dans l'ensemble du monde catholique à partir des années 1960.* »

Les réformes s'imposent lentement après l'aggiornamento de Vatican II. Les émissions diminuent en nombre. La grille comprend plus de 2% d'émissions religieuses jusqu'en 1994 et moins de 1% en dehors du dimanche dès 1966. Il n'y a plus maintenant que deux émissions dominicales sur ICI Radio-Canada Télé, soit *Le jour du Seigneur* (la messe de 10 h, quoi) et *Second regard* (13 h30).

« *Il est vraisemblable que la faible proportion du temps d'antenne accordée aux émissions religieuses traduit une demande limitée du public pour le genre télévisuel*, écrit M^{me} Bourassa dans sa recherche intitulée *Les émissions religieuses à la télévision française de RC, 1954-2004. Si la demande était plus forte, on peut supposer que Radio-Canada en diffuserait davantage.* »

DÉJEUNER-BÉNÉFICE
du domaine
forget

DIMANCHE 30 OCTOBRE 10 H 30
AU FAIRMONT LE MANOIR RICHELIEU



Sous la présidence d'honneur de monsieur MICHEL DALLAIRE,
président et chef de la direction de Cominar

Réservez vos billets!
418 452-8111
domaineforget.com



galeriericdevlin

Livres et autres mots d'artistes

François Côté – Editions/Diffusion
Éditions du Rognon
Éditions Le Pantalitaire (Julie Doucet)
Éditions Roselin
Galerie Éric Devlin
Denise Lapointe – La Papeterie Saint-Armand
Joyce Ryckman
Ewa Monika Zebrowski.

Trois jours seulement

Vendredi 7 octobre
de 13h à 21h
Samedi 8 octobre
de 11h à 18h
Dimanche 9 octobre
de 11h à 17h

Et un hommage particulier à Pierre Guillaume

Et sur les murs des œuvres de
Claude Chaussard, Marie-Claude Robillard, Robert Roussil,
Francine Simonin et Lisa Tognon

550 avenue Beaumont (au coin de Querbes)
Montréal (métro L'Acadie)
514-885-4238 /// artcontemporain@galeriericdevlin.com

CULTURE DE VISU

La profondeur veloutée de Jessica Eaton

Son imagerie interroge autant le phénomène de vision que la dimension culturelle du regard

TRANSMUTATIONS

De Jessica Eaton. À la Galerie Antoine Ertaskiran, 1892, rue Payette. Jusqu'au 29 octobre.

MARIE-ÈVE CHARRON

La tradition formaliste, dont l'abstraction constitue l'expression la plus aboutie, ne cesse encore aujourd'hui d'être un terreau fertile pour la recherche artistique. En fait la preuve l'époustouflante production de Jessica Eaton, dans sa première exposition personnelle au Québec, présentée à la galerie Antoine Ertaskiran.

Le travail de l'artiste née à Regina a été révélé à Montréal lors de la dernière édition de la Triennale québécoise, en 2011, après avoir fait une plus discrète apparition à la défunte galerie Push. Eaton s'est d'abord fait remarquer ailleurs au Canada, puis également en Europe et aux États-Unis, où ses œuvres ont été récemment saluées par la critique.

Son œuvre se présente telle de la peinture abstraite géométrique, mais il s'agit plutôt de photographie qui exploite la lumière selon le principe de synthèse additive, reposant sur la combinaison des couleurs rouge, verte et bleue (RVB). D'une imparable séduction, le résultat a la particularité de ne pas laisser deviner les prouesses techniques et les laborieuses opérations dont il découle. La méthode derrière la confection de ces images est à la fois artisanale et scientifique, et ne doit rien

aux logiciels de manipulations numériques.

Jessica Eaton fait donc partie de ces artistes pour qui la photographie analogique a encore des vertus et un potentiel inouï à explorer. Singulier et parfaitement maîtrisé, son travail nous en convainc avec éloquence.

Brillance exceptionnelle

L'exposition *Transmutations* réunit trois corpus récents qui introduisent des variantes majeures en regard de la production antérieure de la Montréalaise d'adoption. Elle a délaissé le carré pour le cercle et, avec lui, le mouvement circulaire, qu'elle décline toujours sous le mode sériel, insistant de ce fait sur les différences engendrées au moyen de la répétition.

Il en va ainsi de la série *Revolutions* qui montre le motif centré sur fond noir d'une spirale vertigineuse dont les couleurs changent d'une image à l'autre, incluant le motif initial en noir et blanc, une épreuve à la gélatine argentique. Cette photo agit comme un indice pouvant instruire sur le processus de travail qui, suivant le principe de synthèse additive, nécessite l'emploi de filtres colorés au moment des prises pour provoquer les transmutations d'un objet au départ réalisé dans les teintes de gris.

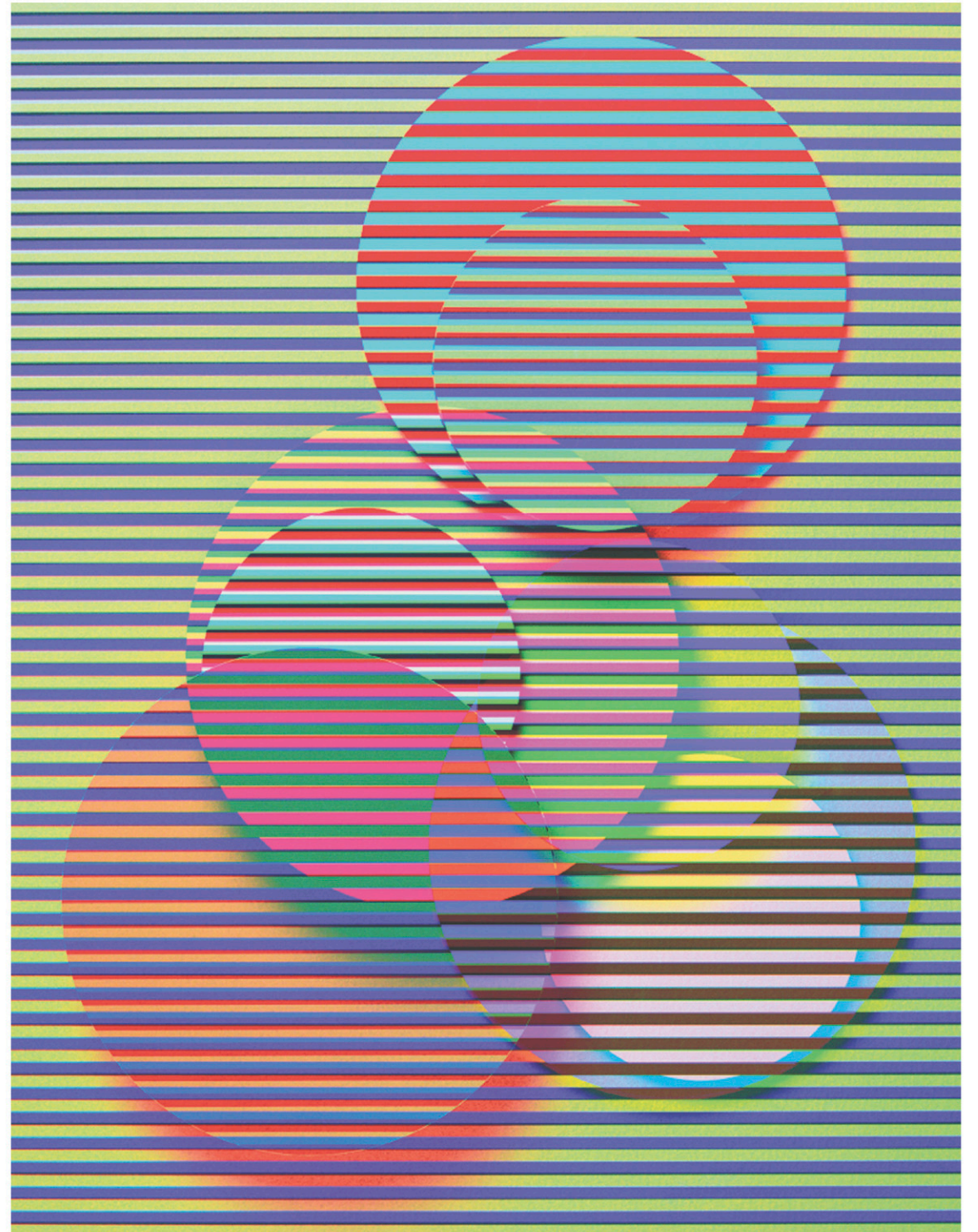
Contrairement à la matière picturale, dont le mélange de couleurs conduit à l'obscurcissement, l'addition de lumière colorée provoque plutôt un

éclaircissement et une brillance exceptionnelle. C'est ce qui frappe dans les œuvres d'Eaton, qui explore à fond cette méthode et avec toujours plus de complexité, comme dans la série *Transition*, occupant avec splendeur la grande salle de la galerie et dont les compositions combinent des cercles de dimensions différentes à des rayures.

Alors que les séries passées revisitaient explicitement les œuvres des artistes Josef Albers et Sol LeWitt pour leur travail abstrait, modulaire et minimaliste, le troisième corpus rend un hommage senti à des femmes artistes. *Pictures For Women* se présente sous la forme d'une grille composée de plusieurs petites images marquées par le mouvement qui, discrètement par leur titre, désignent les figures exemplaires retenues par Eaton. Issues de générations différentes, ce sont toutes des peintres, surtout de l'abstraction, souvent de grandes coloristes.

La grille, comme le motif circulaire encore exploité ici sont d'ailleurs eux-mêmes évocateurs du travail de certaines, telles Sonia Delaunay, Sophie Taeuber-Arp et Agnes Martin. Sous forme de citation formelle et de portrait pour ainsi dire collectif, cette œuvre puise également ses stratégies dans les pratiques féministes des années 1970 pour qui il fallait extraire de l'ombre la contribution à l'histoire des femmes artistes. Il leur était tout aussi important de remettre en question la pureté de la peinture et l'autonomie de l'art, ce à quoi participe également Jessica Eaton.

En plus de l'étonnante gamme de couleurs produite et la profondeur veloutée des flous cinétiques par moments diaphanes, cette œuvre confond brillamment les limites catégorisant la photo et la peinture avec une imagerie interrogeant autant le phénomène de vision que la dimension culturelle du regard. Ces œuvres ont l'autre particularité de ne pas se laisser réduire à leur reproduction; leur expérience en personne est absolument cruciale.



SOURCE GALERIE ANTOINE ERTASKIRAN

Jessica Eaton, *Transition H50*, 2016, impression au jet d'encre, encre pigmentée, édition de 5 + 2APs, 127 x 101.5 cm (50 x 40")



PAUL LITHELAND

Jessica Eaton, *Transmutations*, 2016, vue d'exposition

Collaboratrice
Le Devoir



FOCUS: PERFECTION ROBERT MAPPLETHORPE

« L'évènement de la rentrée. » - *L'actualité*
« À ne manquer sous aucun prétexte. » - *Télu*
« D'une beauté formelle exceptionnelle. »
- *ICI Radio-Canada Première*

À VOIR DÈS MAINTENANT !



MUSÉE DES
BEAUX-ARTS
MONTREAL

Une présentation de

Mécène de l'exposition

Avec le soutien de



Cette exposition est organisée par le Los Angeles County Museum of Art et le J. Paul Getty Museum, en collaboration avec la Robert Mapplethorpe Foundation et le Musée des beaux-arts de Montréal. L'exposition et sa tournée internationale bénéficieront du soutien de la Terra Foundation for American Art, Robert Mapplethorpe, Melody (3/10/02) [Melody (Chausson)], 1987. Don de la Robert Mapplethorpe Foundation au J. Paul Getty Trust et du Los Angeles County Museum of Art. © Robert Mapplethorpe Foundation. Used by permission. Le MBAM remercie le ministère de la Culture et des Communications du Québec pour son appui essentiel.

BONNARD

LA COULEUR RADIEUSE

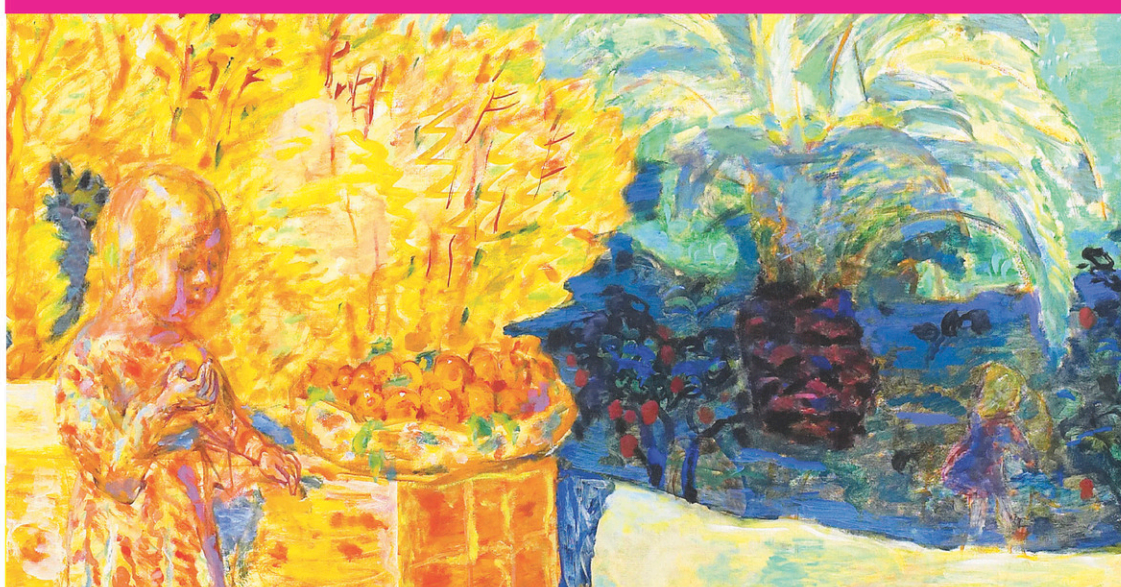
Une exposition présentée par
Desjardins

M
A
N
Q

Musée national
des beaux-arts
du Québec

Québec

JUSQU'AU 15 JANVIER 2017



Une exposition organisée et coproduite par le Musée national des beaux-arts du Québec et Arthemisia Group. / Le Musée national des beaux-arts du Québec est une société d'état subventionnée par le gouvernement du Québec. / Pierre Bonnard, Paysage du Midi et deux enfants (détail), 1916-1918, Huile sur toile. Coll. Art Gallery of Ontario, don de Sam et Ayala Zacks

ARTHEMISIA
group

Secrétariat à la
Culture-National
Québec

DELTA
Québec

MNBAQ.ORG

CULTURE DE VISU

IMAGES

SUITE DE LA PAGE E 1

un ami. L'accumulation d'images transpire sa passion pour magnifier, sur un bout de papier, l'écriture de la lumière. Vous l'aurez deviné : dans *Croisements*, il n'y a rien de l'artifice numérique, tout de la chimie argentique.

C'est « par amour », dit-il, qu'il photographie avec des appareils analogiques. Qu'il développe lui-même ses films. Et qu'il imprime ses épreuves. Dans sa chambre noire, chez lui.

« J'éprouve beaucoup de plaisir à vivre ces étapes. Je suis en relation avec la matière. Il y a toutes sortes de papiers, comme il y a toutes sortes d'appareils et toutes sortes de films. J'aime cette poutine », admet celui qui a toujours installé un laboratoire photo dans ses appartements depuis son arrivée à Montréal, au milieu des années 1980.

Dans les salles d'exposition, le plaisir pour la matière s'exprime par un contact direct avec le papier. Pas de vitre. Pas de cadre non plus et quand il y en a un, en bois, c'est pour donner du volume à l'image. La présence constante des petits formats oblige sinon le visiteur à se frotter à la photo.

C'est le cinéma qui a d'abord happé Giguère, celui de Tarkovski comme celui de Brault et de Perrault. C'est d'ailleurs en cinéma qu'il a obtenu son diplôme du cégep Saint-Laurent. Le premier. Parce qu'il en a eu un deuxième, un DEC en photographie cette fois, au cégep du Vieux-Montréal.

« J'avais réalisé que pour faire du cinéma ça prenait beaucoup de gens, de moyens, d'argent. Avec la photo, j'avais le sentiment que je pouvais être plus autonome », dit-il.



Trois photos de Yan Giguère tirées de l'exposition au Musée d'art de Joliette. *Petite grive*, extrait d'*Attractions*, (2007-2009), *Belette*, extrait de *Choisir* (2003-2007) et *Bienvenue* (2002).

« Dans ma façon d'accrocher, note-t-il cependant, il y a l'idée du montage propre au cinéma, de l'assemblage de séquences. J'associe des images entre elles, comme on construit un film. »

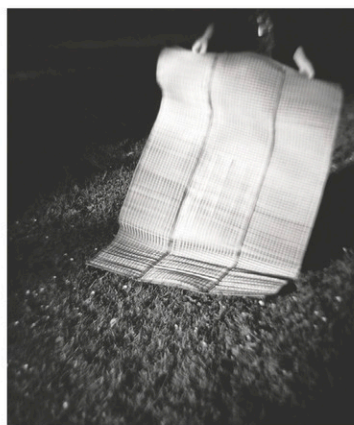
Spontanéité et patience

Une fois doublement diplômé, Yan Giguère a fait du bas de gamme sa spécialité. Les posemètres et autres tests techniques freinaient la pure spontanéité qu'il recherchait.

« J'ai découvert les appareils jetables Konica, que je démontrais pour y mettre un film noir et blanc. Je n'avais aucun contrôle et ça a eu un effet libérateur. Je parlais en vélo et faisais toutes sortes de naïseries. Je n'avais pas besoin de calculer, je ne regardais même pas dans le viseur. »

On pourrait croire que Giguère est un rescapé d'une autre époque, lui dont la première exposition a pris place au café Méliès du cinéma Parallèle. C'était en 1992, bien avant la naissance et la mort du complexe Excentris. En n'excluant pas de ses ensembles des photos floues et imparfaites, Giguère a gardé toute son actualité, offrant un pendant poétique à la profusion d'images de qualité douteuse que nous diffusons tous.

Similaires à des albums personnels, les expositions de Yan Giguère sont marquées par le sceau du temps. Il faut dire aussi qu'à la spontanéité de sa prise d'images, l'artiste répond par un travail d'atelier qui implique patience et engagement dans



YAN GIGUÈRE

un long processus créatif.

Il aura fallu aussi être patient avant de voir un musée honorer ce travail d'envergure. Fait à noter, le travail réuni dans *Croisements* tire ses origines de *Ici et là*, mosaïque de photos que l'artiste exposait en 1998 aux côtés d'œuvres de Jérôme Fortin, de Jean-Pierre Gauthier et de Sylvie Laliberté. Ces trois-là ont depuis eu droit à leurs solos dans un musée. Le tour à Yan Giguère, enfin.

Collaborateur
Le Devoir

YAN GIGUÈRE. CROISEMENTS

Au Musée d'art de Joliette, 145, rue du Père-Wilfrid-Corbeil, jusqu'au 8 janvier

CINÉMA

Mauvaise foi

Avec *Denial*, Mick Jackson signe un drame judiciaire bavard mais captivant

DENIAL

★★★
Drame biographique de Mick Jackson. États-Unis, 2016, 110 minutes.

MANON DUMAIS

Le sujet était-il si délicat que Mick Jackson (*En direct de Bagdad*) ait préféré signer une mise en scène anonyme afin de laisser toute la place au solide scénario de David Hare (*Les heures*)? De même qu'à sa prestigieuse distribution, où brillent Tom Wilkinson et Andrew Scott en hommes de loi? Poser la question, c'est y répondre...

Bavard, conventionnel, téléfilm-mesque, mais captivant, *Denial* met en scène l'excellente Rachel Weisz dans le rôle de l'historienne américaine spécialiste de la Shoah Deborah Lipstadt, qui dut subir en avril 2000 un procès pour diffamation contre l'écrivain anglais négationniste de l'Holocauste David Irving (impérial Timothy Spall).

Défendue par Richard Rampton (Wilkinson) et Anthony Julius (Scott), celui-là même qui conseilla la princesse Diana dans ses procédures de divorce, Lipstadt ne put prononcer un seul mot lors de son propre procès. La raison? Ses livres parlaient pour elle et ses avocats souhaitaient qu'Irving, qui plaçait pour lui-même, creuse sa propre tombe en y allant de ses théories historiques non fondées.

Porte-parole muette, à son corps défendant, de la communauté juive, Lipstadt n'a toutefois pas la langue dans sa poche hors cour. Ses échanges fougueux, parfois teintés d'humour, avec ses avocats sont d'ailleurs parmi



REMSTAR

Rachel Weisz incarne Deborah Lipstadt, spécialiste de la Shoah.

les moments les plus fascinants de cette incursion privilégiée dans le système juridique britannique, où l'on est tenu coupable jusqu'à preuve du contraire. En dehors de cela, *Denial* a trop peu à offrir.

Certes, le passage obligatoire à Auschwitz, où Rampton a tenu à aller afin de mieux saisir l'ampleur du drame, s'avère d'une émotion sobre et d'un respect solennel. Toutefois, l'ensemble se résume en grande partie en une bataille d'ego où les enjeux sociohistoriques deviennent secondaires, en une suite de plaidoyers qu'on aurait souhaité plus flamboyants, bien qu'ils soient livrés avec panache.

Alors qu'on se prend d'admiration pour cette impétueuse historienne, on regrette que la figure de cet écrivain cultivé voulant réhabiliter Hitler n'ait pas été plus fouillée. Ainsi, alors que tombe le verdict, on ne saisit toujours pas ce qui pousse certains à nier les pires horreurs de XX^e siècle malgré tous les témoignages et toutes les preuves irréfutables.

Collaboratrice
Le Devoir



De gauche à droite : Michel Sautnier, *Rue de banlieue*, 1982. Legs René Payant / Collection du Musée d'art contemporain de Montréal. Stephanie Beaulieu, *Vert Voisin IV*, 2015. Labspace Studio (John Loerchner et Laura Mendes), *Vider le nid*, 2015. Laurent Lévesque, *Daylight 2014 - instants 1-25*, 2015. Crédit photo : Guy L'Heureux

FÉLICITATIONS À LA SALLE ALFRED-PELLAN

Pour le prix Excellence de la Société des musées du Québec pour le projet *Banlieue! Ordre et désordre*

Projet d'exposition et de publication présenté en 2015, lors des célébrations du 50^e anniversaire de la Ville de Laval.

Ce prix décerné par les pairs vise à reconnaître l'apport exceptionnel d'une institution muséale à l'avancement de la pratique et de la recherche muséologiques au Québec.



MAISON DES ARTS DE LAVAL

1395, boul. de la Concorde Ouest
www.maisondesarts.laval.ca
Métro Montmorency
Maison des arts de Laval



TRIBUS

LAB87 en codiffusion avec La Manufacture

15 OCT à 20h

RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX

450 662-4440

BILLETTERIE

450 667-2040

TEXTES Nina Raine INTERPRÈTES Catherine Chabot, Benoît Drouin-Germain, David Laurin, Jacques L'Heureux, Monique Spaziani, Klervi Thienpont

MISE EN SCÈNE Frédéric Blanchette



MAISON DES ARTS DE LAVAL

1395, boul. de la Concorde Ouest
www.maisondesarts.laval.ca

Métro Montmorency
Maison des arts de Laval



CULTURE › CINÉMA

Le Spartacus noir

The Birth of a Nation jette sa souffrance à la face d'une société encore raciste

THE BIRTH OF A NATION
★★★ 1/2
Réalisation et scénario: Nate Parker. Avec Nate Parker, Aja Naomi King, Gabrielle Union, Armie Hammer, Colman Domingo. États-Unis, 2016, 120 minutes.

ODILE TREMBLAY

La controverse entourant *The Birth of a Nation* de Nate Parker, rattrapé (mais acquitté) à la suite d'une histoire de viol collectif, ne devrait pas modifier le regard du public sur l'important contenu du film et ses réelles qualités. En l'acclamant à Sundance et à Toronto, la critique, qui refusait de mêler les antécédents du cinéaste aux considérations artistiques et historiques, ne s'y est pas trompée. Tout ce raffut nuira quand même au

Sans posséder le charisme des héros de *Twelve Years a Slave*, le duo d'acteurs Nate Parker et Aja Naomi King est très solide

film dans la course aux Oscars. L'ombre de *Twelve Years a Slave*, grand lauréat 2013, parent dans son thème, une coche plus haut côté traitement, achèvera, pour sûr, de le déclasser. Il mérite toutefois vraiment le détour.

Sans vouloir excuser quoi que ce soit, n'oublions pas que toutes ces allégations de viol sont sorties au cours du Festival de Sundance où le film était lancé et que des suprémacistes blancs ont intérêt à le plomber pour empêcher sa récupération par une population noire, excédée par la violence policière à son endroit.

Le film du même nom de D.

W. Griffith, chef-d'œuvre cinématographique, était doublé cent ans plus tôt d'un film à message scandalement raciste, sur apologie du Ku Klux Klan. Les Noirs (joués presque tous par des Blancs) étaient les vilains de l'histoire au cours de la guerre de Sécession ainsi qu'au lendemain de l'abolition de l'esclavage.

Ce nouveau *The Birth of a Nation* est une sorte « d'antépisode » à celui de Griffith, puisqu'il se déroule avant la guerre de Sécession, dans la Virginie esclavagiste, où il ne faisait pas bon se trouver du mauvais côté de la race.

Ce plaidoyer pour la tolérance et l'humanité, tourné à Savannah, relate l'histoire véridique, poignante et horrifiante, de Nat Turner, esclave éduqué et mystique. À force de voir les siens brutalisés comme des bêtes, après que son épouse ait été violée et torturée et que lui-même ait été fouetté sauvagement, ce Spartacus noir organisa, en 1831, une révolte d'esclaves, préférant avec ses troupes mourir de

bout plutôt que vivre à genoux. Sans posséder le charisme des héros de *Twelve Years a Slave*, le duo d'acteurs Nate Parker et Aja Naomi King est très solide. Comme cinéaste, Nate Parker fait ici ses débuts et impressionne par la maîtrise de sa fresque en alternance de tons comme par la force des images d'Elliot Davis (particulièrement lors des affrontements des Noirs avec les maîtres et l'armée). Il a scénarisé cette histoire à partir d'une documentation abondante et s'offre le rôle principal, endossé avec aplomb.

The Birth of a Nation montre dès son enfance un esclave



The Birth of a Nation montre dès son enfance un esclave bientôt éduqué devenu prédicateur baptiste.

bientôt éduqué devenu prédicateur baptiste. À travers ses tournées auprès de son maître (Armie Hammer, au double visage fascinant, bientôt maléfique) dans différentes plantations se profilent divers cas de figure: des maîtres qui se livrent à des tortures infâmes sur les esclaves, puis des relations plus humaines, mais toujours

injustes; la religion étant utilisée pour faire taire toute velléité de révolte dans les cases des Noirs. Jackie Earle Haley incarne un suprémaciste blanc bestial, figure du pire.

En peignant le quotidien de l'esclavage, sous toutes les

teintes, des champs de coton aux chambres des maîtres, des moments amoureux entre Nat et son épouse (Aja Naomi King) aux épisodes sanglants, Nate Parker conserve sa tension et ménage ses charges, conférant un impact supplémentaire au

crescendo de son film. *The Birth of a Nation* jette son hurlement de souffrance à la face de sa société toujours raciste et brutale, et mérite d'être sur tous les débats possibles.

Le Devoir

ROMAIN DURIS MICHEL BLANC

★★★★★ LA PRESSE « À CONSOMMER SANS MODÉRATION! » LE JOURNAL DE MONTRÉAL

UN PETIT BOULOT (ODD JOB)

UN FILM DE PASCAL CHAUMEIL

MEILLEUR FILM EUROPÉEN, HORS DU SUD AMÉRICAIN
Fantasia
2016 PRIX DU PUBLIC

« BREF: FILEZ VOIR « UN PETIT BOULOT » ET SON TUEUR À GAGS. C'EST DU TRÈS BEAU BOULOT. » LE PARISIEN

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

www.azfilms.ca

VERSION FRANÇAISE: QUARTIER LATIN, BOUCHERVILLE, PONT-VIAU 16, STE-ADELE

VERSION ANGLAISE: LE TAPIS ROUGE, LE CLAP, SHERBROOKE, GATINEAU, LE FORUM 22

PREMIÈRE SEMAINE ET DÉJÀ PLUS DE 1 MILLION D'ENTRÉES EN FRANCE!

PAR LES PRODUCTEURS DE « LA FAMILLE BÉLIER »

QUAND ON AIME, ON NE COMPTE PAS. SAUF...

UN FILM DE FRED CAVAYÉ (PENNY PINCHER!) **DANY BOON**

RADIN!

LAURENCE ARNÉ NOÉMIE SCHMIDT PATRICK RIDREMONT

Les vêtements.
Les restaurants.
L'eau.
Les toilettes.
Le papier toilette.
Le téléphone.
Les préservatifs.



AU CINÉMA LE 14 OCTOBRE



45^e FESTIVAL du NOUVEAU CINÉMA présenté par QUÉBECOR

Montréal 5/16 octobre 2016



LE PARC

DAMIEN MANIVEL
VOFSTA | 71 MIN

SAMEDI 8 OCTOBRE | 19h15
Cineplex Odeon
Quartier Latin



WEREWOLF

ASHLEY MCKENZIE
VOA | 78 MIN

DIMANCHE 9 OCTOBRE | 21h
Cinéma du Parc



WOLF AND SHEEP

SHAHRBANOO SADAT
VOSTA | 86 MIN

DIMANCHE 9 OCTOBRE | 16h
Cineplex Odeon
Quartier Latin



LA TORTUE ROUGE

MICHAEL DUDOK DE WIT
SANS PAROLES | 80 MIN

DIMANCHE 9 OCTOBRE | 13h
Cineplex Odeon
Quartier Latin

nouveaucinema.ca



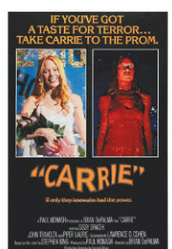
ANALYSE

Crime et châtement(s)

Les films traitant d'intimidation optent davantage pour la vengeance que pour la résilience

FRANÇOIS LÉVESQUE

Le premier long métrage de Yan England, *1:54*, prend l'affiche jeudi. On en a déjà parlé et on en parlera encore, car ce film campé dans une école secondaire et relaté du point de vue d'un adolescent tourmenté traite d'un sujet important: l'intimidation. Belle occasion de revisiter des longs métrages issus d'autres pays et époques, et qui abordent eux aussi ce thème. Dresse-t-on le même constat dans chacun? Le même message y prévaut-il? Autant de questions posées dans cet échantillonnage non exhaustif mais, on ose l'espérer, représentatif. Avis de «divulgâcheur»: plusieurs dénouements sont révélés.



1976: Carrie, de Brian De Palma, d'après le roman de Stephen King.

Cible des moqueries d'une clique d'étudiantes à l'école et des sévices corporels de sa mère fanatique religieuse à la maison, Carrie peine à y croire lorsque le capitaine de l'équipe de football l'invite au bal de fin d'année. Elle ignore ce qui l'attend. Après une ultime humiliation, Carrie déchaîne ses pouvoirs de télékinésie sur l'assemblée et brûle son école avant de crucifier sa mère.

Conte de fées cruel, *Carrie* pourrait être la version «honnête» de *Cendrillon*, celle où l'exclue, une fois au bal, n'en devient pas arbitrairement la belle, mais y est une fois encore tournée en ridicule. Car n'est-ce pas ainsi que les humains, à l'instar des animaux, se comportent envers les plus faibles? Avec cruauté?

La force de ce film sorti il y a quarante ans, son acuité impressionnante, la hiérarchie sociale, avec les sportifs et les jolies filles en haut de l'échelle et le canard boiteux tout en bas, existe toujours.

Ce qui reste toutefois, c'est la colère «biblique» de la martyre envers ses bourreaux.



1980: Veux-tu être mon garde du corps? (My Bodyguard), de Tony Bill. Clifford vient de déménager à Chicago. Comme c'est souvent le cas

pour les «nouveaux», il est pris en grippe par un autre élève,

Moody, la terreur de l'école. Mais voilà qu'un jour de raclée, Ricky, un colosse qui d'habitude reste dans son coin, vient au secours de Clifford. Après plusieurs affrontements, Ricky encourage Clifford à affronter Moody lui-même. Ce que Clifford fait, terrassant son intimidateur qui se révèle n'être qu'un pleutre.

Méconnu, mais très aimé de ceux qui l'ont vu, ce petit film sympathique oscille entre humour et drame. À la fin, la violence en réponse à la violence semble être la seule voie à suivre. Sorti quelques années plus tard, le plus populaire *Karaté Kid* adopte une philosophie similaire, bien que plaçant celle-ci dans un contexte de compétition sportive. Sur le fond, cependant, les deux films ne sont guère différents, avec cette idée de justice selon laquelle l'intimidateur doit être puni par l'intimidé.

À noter que cette vision rime ici avec «fin heureuse», tandis qu'il s'agit d'une issue tragique dans *Carrie*.



1985: Breakfast Club, de John Hughes. En plein samedi, cinq élèves sont forcés de passer la journée en retenue à l'école. Le groupe ne saurait être plus disparate, avec la «princesse», le «sportif», le «délinquant», le «premier de classe» et la «rejet».

Chacun représente un archétype qui sera ultérieurement déconstruit.

Au premier abord, le thème de l'intimidation pour ceux auxquels ce film culte est familier. Pourtant, en examinant les rapports au sein du groupe, on s'aperçoit que l'intimidation se trouve au cœur de ceux-ci. La «princesse» méprise tout le monde sauf le «sportif». Ce dernier rabaisse le «délinquant», qui, lui, s'en prend volontiers au «premier de classe». En retrait, la «rejet» est ignorée par tout le monde, ce qui est assez violent quand on y pense.

Forcés de passer du temps ensemble, sans témoin, donc sans pression des pairs, ces adolescents dépareillés se découvrent des points communs, notamment des relations conflictuelles avec leurs parents. En s'ouvrant les uns aux autres, ils dissipent leurs idées préconçues et se voient tous sous un jour inédit.

Le dialogue comme meilleure arme contre l'intimidation?



2001: Bully, de Larry Clark. Voilà peut-être l'antithèse du film précédent, alors qu'ici le dialogue exacerbe chez les

victimes un désir de vengeance. C'est la bande des quatre: Ali, Lisa, Marty et Bobby. Bobby qui tabasse régulièrement Marty, agresse sexuellement Ali, et ce, à l'insu de Lisa. Mise au courant, cette dernière propose une solution radicale: tuer Bobby. Ce qui survient finalement, non sans difficultés, et non sans laideur. En bout de course, les meurtriers ne parviennent pas à vivre avec leur geste, transformant leur vie difficile en gâchis intégral.

Nihiliste, le film du controversé Larry Clark? Impitoyable et franc, plutôt. En effet, le portrait qu'il brosse d'une certaine frange de la jeunesse américaine, «frange» étant le mot-clé, sonne juste. Dououreusement juste. Plus que les sévices infligés par la brute qu'est Bobby, c'est l'absence d'encadrement et de ressources, bref, un désœuvrement crasse, qui compromet d'emblée le devenir de ces adolescents-là.

Comme dans *Carrie*, le spectacle de la violence engendrée par l'intimidation ne provoque pas l'exultation, mais bien la tristesse.



2007: Ben X, de Nic Balthazar. Ben est un adolescent flamand atteint du syndrome d'Asperger, ce qui le place d'office dans la catégorie des êtres «différents». Harcelé par deux autres élèves, Ben s'évade dans les jeux vidéo, domaine où il excelle. Un jour, on le dénué en public et on le filme. Incapable de se confier et à bout, Ben feint son propre suicide, puis projette la vidéo incriminante lors de son enterrement, exhibant à la vue de tous les agissements de ses tourmenteurs impénitents.

Enragant, dans le bon sens, *Ben X* pose un regard sans complaisance sur la méchanceté pure qui, parfois, se trouve à la base de l'intimidation. Ce qui distingue en outre le film, c'est la manière habile avec laquelle le protagoniste retourne les armes de ses bourreaux contre eux.

L'élément de vengeance est évidemment là, mais dénué de



FILMS SÉVILLE

La difficulté à dénoncer constitue le principal problème du protagoniste de *1:54*.



EQUINOXE FILMS

Les intimidateurs auront affaire à une vampire protectrice dans *Morse*.

violence, à laquelle le scénario préfère la résilience.



2008: Morse (Lat den rätte komma in), de Tomas Alfredson. Oskar, 12 ans, vit dans un HLM de Stockholm avec sa mère divorcée. Solitaire, il est fréquemment malmené par une bande d'élèves à l'école. Emménagé alors dans l'appartement d'à côté la mystérieuse, et très pâle, Eli. Eli qui a tôt fait de lui révéler son secret: elle est une vampire. Entre eux naît une amitié basée sur leur statut commun de marginaux. Quant aux intimidateurs, un sort funeste — et sanguinolent — les attend.

Si, dans ce magnifique film suédois, l'intimidation et dénuement violent sont à nouveau intimement liés, on n'a pas tant affaire à une vengeance qu'à un véritable sauvetage. De fait, lors de l'affrontement final, c'est la frêle mais puissante Eli qui vole (mais littéralement) au secours d'Oskar.

Désormais des fugitifs, Eli et Oskar partent ensemble, condamnés par choix à vivre leur marginalité à l'écart du monde.



EFTS

Les intimidateurs de *Ben X* sont animés par une méchanceté pure.

Jeff, le nouveau champion en titre. Déjà tendus, les rapports entre les deux adolescents s'enveniment à mesure que les techniques d'intimidation de Jeff deviennent de plus en plus vicieuses.

Sans trop en dire, on relèvera que, ici aussi, la difficulté à dénoncer — par honte, par peur de représailles pires encore — constitue le principal problème du protagoniste, qui reste avec sa peine et sa colère, un mélange délétère s'il en est.

Vengeance par procuration

En fin d'analyse, le modèle dominant au cinéma veut que l'intimidation entraîne un châtement. Toutes considérations morales ou légales mises à part, ce n'est guère surprenant. À la base, en effet, les films ont toujours été là pour faire rêver.

Or, pour les opprimés, vivre une vengeance par procuration par le biais d'un film ne constitue-t-il pas une manière bénigne de garder sous contrôles des pulsions potentiellement dangereuses?

Car tout le monde a un point de rupture. Cela aussi, le cinéma nous le rappelle.

Le Devoir

L'amour sorcier

Un ours et deux amants allie romance et hantises sur fond blanc

UN OURS ET DEUX AMANTS (V.F. DE TWO LOVERS AND A BEAR)

★★★ 1/2

Drame de Kim Nguyen. Avec Dane DeHaan, Tatiana Maslany, John Ralston. Canada, 2016, 96 minutes.

FRANÇOIS LÉVESQUE

C'est un lieu froid et inhospitalier. Beau, mais sans pitié. Pour y vivre, il faut y être né. Ou avoir voulu y fuir quelqu'un, quelque chose... Tous deux venus du Sud, Roman et Lucy se sont trouvés dans ce Grand Nord n'ayant rien à voir avec les images romantiques d'Esquimaux dans leurs igloos. Cela n'a pas empêché leur amour de fleurir sur la banquise. Combustible, leur liaison; volatile, aussi. Chacun aux prises avec ses démons, les amants ont soif d'apaisement autant que d'absolu. Lancés en motoneige

sur la vaste étendue blanche, Roman et Lucy foncent vers un avenir incertain...

Cinéaste doué pour la forme, Kim Nguyen a toujours ancré ses récits dans des endroits dotés d'un riche potentiel d'évocation. On pense au décor paysan de conte de fées dans *Le marais* et à la métropole rétrofuturiste de *Truffe*, premiers films extravagants aux mille trouvailles visuelles, mais aussi au village creusé à même la montagne de *La cité*.

Et c'est sans parler des paysages de l'Afrique subsaharienne de *Rebelle*. Avec ce film, le cinéaste a délaissé ses mondes plus ouvertement mythiques ou fantastiques, mais il a renforcé ses penchants pour le surnaturel et le réalisme magique, parti pris qui colore d'une manière ou d'une autre toutes ses histoires. Celle d'*Un ours et deux amants* ne fait pas exception.



FILMS SÉVILLE

Les personnages principaux se sont retrouvés dans le Grand Nord, beau mais sans pitié.

Guérison psychique

Or, étonnamment, le premier constat qui se dégage du film n'a rien à voir avec la forme et tout à voir avec le fond. À savoir que le romantisme désespéré sied à ravir à Kim Nguyen. Déjà exploré dans *Rebelle* par le biais de l'idylle entre la protagoniste enfant-soldat et le garçon albinos, «l'amour sorcier», pour

demeurer dans l'esprit du cinéma de l'auteur, est de nouveau envisagé comme vecteur de guérison psychique.

À la différence qu'avec *Un ours et deux amants*, le cinéaste trouve sa poésie narrative dans l'inéluctabilité du dénouement. Lequel tarde à venir et s'étire un brin une fois arrivé, malheureusement, mais a pour lui une logique mystique prégnante.

Cruel paradoxe

Autre atout: l'interprétation à fleur de peau de Dane DeHaan (*Metallica: Through the Never*), l'homme qui, non seulement a vu l'ours, mais parle à l'ours, et Tatiana Maslany (*Orphan Black*), qui est pour sa part hantée — littéralement — par le fantôme de son père. Ensemble, ils composent un couple d'écroulés mémorable.

À la direction photo, Nicolas Bolduc parvient à capter la splendeur de l'Arctique, en surface, autant que sa cruauté, sous-jacente.

C'est d'ailleurs là la nature paradoxale de l'amour qui embrase les deux amants. Un amour qui réchauffe, puis consume.

Le Devoir

GAGNANTE AUX OSCARS® RACHEL WEISZ

NOMMÉ AUX OSCARS® TOM WILKINSON

TIMOTHY SPALL

★★★★★

«RACHEL WEISZ EST EXCELLENTE. TIMOTHY SPALL LIVRE UNE PERFORMANCE REMARQUABLE.» - EVENING STANDARD

★★★★★

«UN DES DRAMES JUDICIAIRES LES PLUS PUISSANTS ET FASCINANTS JAMAIS VUS.» - NEW YORK OBSERVER

LE MONDE ENTIER SAIT QUE L'HOLÉOCASTE EST ARRIVÉ. ELLE DEVRA LE Prouver.

DENIAL

MAINTENANT AU CINÉMA

EN VERSION ORIGINALE ANGLAISE

FORUM

ENTRACT FILMS